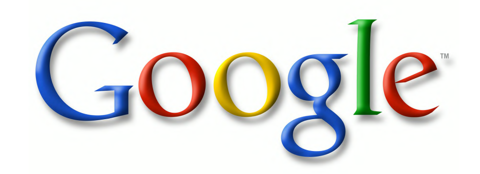






CONTES

DE

MADAME

DE VILLENEUVE.

PREMIERE PARTIE.

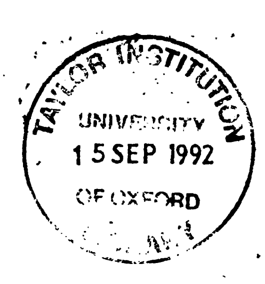


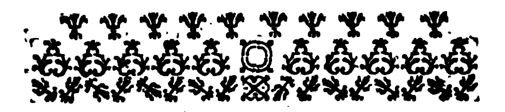
A LA HAYE.

Et se trouve à PARIS,

Chez MERIGOT, Pere, Quai des Augustins, près la rue Gît-le-cœur.

M. DCC. LXV.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD

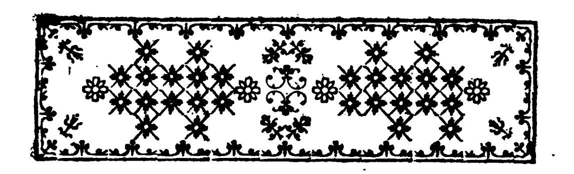


PREFACE.

DE tous les Ouvrages, ceux qui devroient le plus épargner au Public la peine de lire une préface, & à l'Auteur celle de la faire, ce sont sans doute les Romans, puisque la plupart sont dictés par la vanité, dans le tems même que l'on mandie une honteuse indulgence; mais mon sexe a toujours eu des priviléges particuliers; c'est dire assez que je suis femme, & je souhaite que l'on ne s'en apperçoive pas trop à la longueur d'un Livre composé avec plus de rapidité que de justesse. Il est honteux d'avouer ainsi ses fautes, je crois qu'il auroit mieux vallu ne les pas publier. Mais le moyen de supprimer l'envie de se faire impri-

mer, & d'ailleurs lira qui voudra: c'eſt encore plus l'affaire du Lecteur que la mienne. Ainſi loin de lui faire de très-humbles excuſes, je le menace de ſix Contes pour le moins auſſi étendus que celui-ci, dont le ſuccès, bon ou mauvais, eſt ſeul capable de m'engager à les rendre publics, ou à les laiſſer dans le Cabinet.





CONTES
DE
MADAME
DE VILLENEUVE.

Les familles *Doriancourt*, & de *Kobercourt*, ſont plus connues en Picardie par l'ancienneté, & par la vertu de ceux qui en ſont iſſus, que par leur opulence. Deux jeunes Gentilshommes, cadets de ces deux Maiſons, ſe ſont depuis quelques années fait connoître par une amitié ſi rare, qu'on peut les mettre au nombre de ces anciens Amis dont l'Hiſtoire fait mention.

Nés avec le même goût & le même génie, ils avoient l'un & l'autre une adresse toute particuliere à réussir dans ce qu'ils entreprenoient. Attentifs à profiter de l'éducation, qu'on pouvoit leur donner, ils eussent fait de très-grands progrès, si leur fortune l'eût pû permettre. On voyoit entre ces deux jeunes gens une si grande conformité d'humeur, de caractere, & de sentiment, qu'il sembloit que le même esprit animoit ces deux corps.

Robercourt entierement occupé de la triste situation, où le réduisoit l'état de cadet (de cinq freres qu'ils étoient), voyoit avec douleur qu'aucun d'eux ne pouvoit prendre le parti des armes. Ce qu'il eût fallu, pour en entretenir un au service, eût causé la ruine des autres. Il pensoit sans cesse à l'état fâcheux de ses affaires, sans cependant trouver de

moyens propres à ſe rendre la fortune moins contraire. Le peu d'eſpérance d'un changement favorable le jettoit dans une affreuſe mélancolie.

Doriancourt calma ſes peines, diſſipa ſes chagrins, & fut ſon zélé conſolateur. Ils étoient voiſins; leurs familles alliées & amies de tous les temps vivoient en bonne intelligence, & généreuſement ne cherchoient qu'à s'obliger. Une ſolide vertu ſervoit de baſe à leur affection mutuelle; & *Doriancourt* & *Robercourt* maltraités de la fortune, ſe voyant dans le même embarras, ne trouvoient de conſolation que dans le ſecours réciproque de leur amitié.

Mais l'Amour vint faire, pour ainſi dire, oublier à *Doriancourt* les rigueurs de ſa ſituation préſente. Peines, embarras, chagrins, inquiétudes, ces ennemis du

genre humain, parurent s'assoupir à l'aspect d'une jeune personne de son voisinage. Il se donna tout à l'Amour, sans rien ôter à l'amitié.

Cette inclination naissante ne fut point un mystère pour *Robercourt*. Et, comme les Amans ont besoin de confidens, les Amis sont d'une grande utilité en pareille circonstance. *Doriancourt* ne put profiter des conseils de *Robercourt* : d'un tempérament extrêmement vif il ne s'enflâma pas par dégrés. En peu de tems sa passion fit des progrès considérables. Envain son ami lui représenta que, dénué de tout, il ne pouvoit penser au mariage, sans se jetter encore dans de plus grands embarras. Envain il lui rappella par des exemples, qui devoient leur être familiers, les malheurs qui suivent la Noblesse indigente.

Sa passion aveugle ne lui permit pas de réfléchir : il ne connoissoit d'autre félicité, que celle de posséder l'objet dont il étoit épris, & toutes les représentations, qu'on lui put faire, devinrent inutiles; sa famille même, & celle de sa Maîtresse, quoique unies ensemble, & liées par une estime particuliere, ne purent approuver une alliance, où ils n'entrevoyoient qu'un avenir malheureux. En apparence elles avoient tout fait, & leurs mesures étoient prises pour ne point voir multiplier entre elles le nombre des infortunés. Mais la mort des Peres de nos deux Amans, arrivée presqu'en même tems, avança le bonheur de *Doriancourt*. La mere de sa Maîtresse étoit dans ses intérêts : il commençoit à lui devenir cher, parce qu'elle aimoit assez sa fille pour souhaiter ce qui pouvoit

lui faire plaisir. *Doriancourt* de son côté, devenu son maître par la mort de son pere, n'eut pas de peine à faire consentir à ce qu'il désiroit, un Aîné, qui n'avoit que le droit de représentation, & qui d'ailleurs, au bien près, trouvoit dans cette alliance tout ce que l'on pouvoit souhaiter.

Ces nouveaux Epoux, accoutumés à une vie frugale, sentirent moins la rigueur de leur état; mais les enfans, dont ils se virent environnés dans la suite, leur firent faire de tristes réflexions, qui n'altérerent cependant point la tendresse qu'ils avoient l'un pour l'autre.

Robercourt en véritable ami partagea leurs peines: il les ressentit aussi vivement que les siennes propres; c'étoit tout ce qu'on pouvoit espérer de lui; son sort n'étoit pas meilleur.

Mais ayant auſſi perdu ſon pere, il ſe trouva maître de lui même, & l'envie qu'il avoit toujours eû d'apporter quelque changement à ſa ſituation, ſe fortifia dans ſon cœur; l'embarras même, où ſe trouvoit ſon ami, ne fit que le déterminer à prendre un parti.

Depuis long-tems il projettoit un voyage de l'Amérique. Il avoit entendu parler des fortunes conſidérables que pluſieurs perſonnes avoient faites dans ce nouveau Monde. Entre autre celle d'un Gentilhomme de ſa Province l'avoit fort ébloui, qui, pauvre, ſans reſſource, ayant quitté la France, avoit paſſé pluſieurs années à l'Amérique d'où il étoit revenu avec des richeſſes immenſes: en falloit-il davantage pour déterminer *Robercourt* à partir ſans délai?

Le récit que ce Gentilhomme lui fit des peines & des

périls qu'on essuie dans de pareils trajets, & l'intempérie de l'air qu'on respire à l'Amérique ne furent point capables de le détourner de son dessein. Il ne craignoit rien autre chose que de ne pas devenir aussi riche que celui qu'il vouloit imiter; mais cette appréhension n'égaloit pas le désir qu'il avoit de soulager & ses parens, & son autre lui-même. Il ne balança pas d'un moment entre la crainte des maux, qu'on peut ressentir dans le cours de pareils voyages, & l'espérance du succès. Sans délibérer davantage, il prit le parti de se séparer d'une famille effrayée d'une résolution, qui paroît d'autant plus périlleuse en cette Province, qu'éloignée des Ports où se font les embarquemens, on les croit beaucoup plus dangéreux qu'ils ne le sont en effet.

Robercourt fut insensible aux

tendres avis de ses freres, & ne voulant pas se rendre aux instances réiterées d'un ami, qui vouloit l'engager à rester, & pour lequel (du moins en partie) il ne craignoit point d'encourir tous les risques du voyage qu'il alloit entreprendre, il partit pour *Nantes* avec une somme fort modique. Il y fit une petite pacotille, proportionnée à ses moyens, & convenable pour le pays qu'il avoit envie d'habiter.

Quelques jours après il s'embarqua pour *S. Domingue*. La traversée fut heureuse & courte. Le Ciel, qui le favorisa dans son passage, parut agréer ses intentions. Il descendit à *Leogane*, sans avoir souffert la moindre incommodité. Muni de lettres de recommandation pour le Gouverneur, pour l'Intendant, & pour plusieurs des principaux Habitans, étant d'ailleurs d'une figure

& d'un caractère qui prévenoient en ſa faveur, il ne fut point étranger dans un pays très-loigné du ſien.

L'Amérique eſt l'endroit du Monde où l'on exerce le plus noblement l'hoſpitalité. *Robercourt* l'apprit par lui-même. Un jour, qu'il étoit au Gouvernement, il fit rencontre de M. *du Charoy*. Ce riche Habitant du pays eut occaſion de s'entretenir avec lui. Par ſa converſation il lui plut ſi fort, qu'il l'invita de quitter ſon auberge, & de venir paſſer quelque mois dans ſon habitation. *Bien entendu*, lui dit-il en ſouriant, *que ſi vous ne vous ennuyez pas avec moi, vous aurez la bonté de renouveller le bail & que perſonne n'aura la préférence à mon préjudice.* Ces ſortes de propoſitions ſe font communément dans cette partie du Monde, où rien n'eſt cher excepté le tems. On y

vit ſuivant les commodités du pays avec une magnificence & une profuſion qui font qu'un hôte & même quatre ne ſont jamais à charge dans une Maiſon. Sans indiſcrétion, & ſans crainte d'être incommodé, on y peut faire une viſite de pluſieurs années.

Le Chevalier de *Robertcourt*; qui n'étoit pas au fait de ces généreuſes maximes, remercia froidement le riche Amériquain. Il penſa qu'il ne lui faiſoit cette galanterie, que parce qu'il le croyoit dans la néceſſité; que cette offre n'étoit qu'une honnête propoſition d'être ſon Commandeur de Négres, ou ſon *Teneur de Livres*. Ainſi le ſouvenir de ce qu'il étoit, la lui fit même regarder comme une eſpéce d'injure. Mais M. le Comte D... qui pour lors commandoit à *S. Domingue*, pénétrant ſa penſée,

le tira d'erreur, en l'assurant que ces sortes d'offres sont très-usitées, & qu'il pouvoit sans honte accepter l'honnêteté de M. *du Charoy*, sans crainte de le mettre en frais d'un *Escalin*. *

Sur une pareille déclaration *Robercourt* suivit *du Charoy*, qui non content de l'asyle qu'il lui donnoit, fit valoir lui-même sa *Pacotille*. Il en retira de bons effets, qu'il fit tenir en France à son Correspondant, pour lesquels il eut en échange des Marchandises Françoises, & le jeune homme se vit en peu de tems un fonds considérable, sans en avoir eu la peine. L'amitié de son Hôte augmentoit à mesure qu'il le connoissoit. Il lui proposa d'accepter une part dans son habitation : l'of-

* Petite Piéce d'Argent, qui a cours à l'Amérique. Elle est faite comme une Piastre, & vaut cinq sols six deniers. C'est la moindre monnoye de l'Amérique.

fre étoit trop avantageuſe pour la refuſer. L'habileté de celui qui ſe chargea d'être ſon Œconome réuſſit ſi parfaitement, que ſon gain en moins de ſix ans fut prodigieux. Sa fortune ſurpaſſa tout ce qu'il eſpéroit des projets ou des chimeres qu'il avoit formées, lorſqu'il étoit encore dans ſa Province.

Robercourt fut ſenſible aux ſoins du généreux Amériquain. Mais ſa ſituation lui parut d'autant plus agréable, qu'elle le mettoit en état de partager avec *Doriancourt* l'opulence dans laquelle il ſe trouvoit. Il n'avoit pas ceſſé de le combler de ſes bienfaits, & tous les ans il lui deſtinoit une part proportionnée à ſes profits. A meſure que ces fonds augmentoient, il redoubloit ſes libéralités. Elles furent dans la ſuite ſi conſidérables, que *Doriancourt* ſe vit en état de donner de l'éducation

à ſes enfans, & d'augmenter ſon bien paternel.

Pendant que *Robercourt* partageoit ſa fortune entre ſes parens & ſon ami, M. *du Charoy* qui ne ceſſoit de lui donner des marques de ſon affection, voulut y mettre le comble, en lui propoſant ſa fille en mariage. Quoiqu'elle ne fût pas unique, c'étoit un des plus grands partis de la Colonie. Elle étoit jeune, belle, & ſpirituelle. *Robercourt* avoit de l'amour pour elle, mais la reconnoiſſance paroiſſoit lui défendre, à ce qu'il s'imaginoit, de ſuivre une inclination qu'il ne croyoit pas entiérement du goût de ſon Bienfaicteur qui, ſelon les apparences, devoit avoir des vûes plus avantageuſes pour ſa fille.

Cependant M. *du Charoy*, convaincu de ſon-mérite, n'avoit point d'autre deſſein, & *Robercourt* n'eut plus lieu de douter de

ſes intentions ; il en fut d'autant plus charmé, qu'il n'avoit point à ſe reprocher de l'avoir, par des voyes contraires à la probité, obligé à lui faire un ſi grand établiſſement. Le mariage ſe fit avec toute la magnificence que peut fournir l'Amérique. Cette nouvelle alliance redoubla l'amitié du Beau-pere pour le Gendre. *Robercourt* vécut avec *du Charoy* comme auparavant, & agiſſoit avec lui de façon que s'il eût eu ſujet de craindre qu'il ceſſât de le protéger. *Du Charoy* de ſon côté traita *Robercourt* comme un ami tendrement chéri, auquel il appréhendoit de faire ſentir les ſervices qu'il avoit pû lui rendre

Cette Famille véritablement unie eut la douceur de ſe voir augmenter. Mad. de *Robercourt* accoucha d'une fille qui fut reçue avec toute la tendreſſe imaginable. Mais cette joie fut troublée

trois mois après par la mort de M. *du Charoy*. *Robercourt* le regretta ſincérement. Il perdoit un Pere tendre, un Ami généreux, & un excellent Œconome. Comme les douleurs ont leur période, & qu'on ſe conſole avec le tems des plus grandes pertes, ce qui lui fit en quelque façon oublier la ſienne, fut le deſſein que dès long-tems il avoit formé de faire venir, d'entre les enfans de *Doriancourt*, ceux qui ſeroient en âge de voyager. Il ſouhaitoit de faire pour leur fortune ce que *du Charoy* avoit fait pour la ſienne. Il lui falloit le conſentement de ſon Epouſe qui, loin d'y mettre obſtacle, le preſſa d'y penſer au plutôt.

Robercourt, ſans différer, écrivit à ſon ami. Dans ſa lettre il lui fit un détail exact de ſa fortune, & de la maniere qu'il l'avoit faite. Pour lui faciliter les moyens de

travailler à l'avancement de quelqu'un des ſiens ; *envoyez-moi*, lui manda-t-il, *un ou pluſieurs de vos enfans, j'en aurai tout le ſoin poſſible, & je les traiterai comme s'ils étoient les miens propres*. Mais ſes bienfaits avoient mis obſtacle à ce qu'il déſiroit. *Doriancourt*, ſe voyant par les libéralités de ſon ami en état de faire quelque choſe pour ſa famille, avoit déja mis au ſervice tous ceux de ſes enfans qui pouvoient être en âge de s'éloigner de la maiſon paternelle. Il n'en reſtoit plus qu'un âgé de ſept ans. Il en informa *Robercourt* & lui fit ſavoir en même tems, que s'il vouloit, il rappelleroit les autres ; qu'il attendoit ſur cela ſa réponſe, & que toutes les graces qu'il avoit reçues de lui, n'étoient pas le plus preſſant motif qui lui faiſoit déſirer de ne ſe gouverner que par ſes conſeils.

Robercourt qui ne ſouhaitoit

d'avoir les jeunes *Doriancourt*, que par l'intérêt qu'il prenoit à leur avancement, loin de s'oppofer à la deftination que leur Pere en avoit faite, crut devoir redoubler fes libéralités, afin qu'ils fuffent en état de faire une figure encore plus honorable. Il fe contenta de demander celui qui n'étoit pas encore placé. Sans peine il l'obtint, mais ce fut à condition qu'il enverroit fa fille à la place du petit *Doriancourt*. Elle étoit âgée de trois ans, & l'intention de fon pere étoit de la faire élever en France felon la coutume des habitans des Ifles qui font à leur aife. Madame *Doriancourt* défirant qu'elle lui fût confiée, joignit à celle de fon Epoux une lettre très-preffante. Elle étoit adreffée à Madame de *Robercourt* à laquelle elle promettoit de fervir de mere à fa fille. Elle la fupplioit d'avoir les mêmes atten-

tions pour ſon fils dont la grande jeuneſſe lui cauſeroit de vives inquiétudes, s'il falloit qu'il fût mis dans d'autres mains que les ſiennes.

Nos Américquains ne balancerent point ſur cette demande. *Robercourt* même excité par le déſir ſincere d'embraſſer ſon ami voulut l'aller prévenir. D'ailleurs il ſe trouvoit obligé d'accompagner ſa fille dont l'âge tendre ne pouvoit lui permettre de propoſer à perſonne de s'en charger. Ainſi ſans délibérer davantage, après avoir mis ordre à ſes affaires, & fait ſes adieux à ſa tendre & fidele Epouſe, il s'embarqua pour Rochefort. Le trajet fut prompt & heureux. A peine y fut-il arrivé qu'il prit à la *Rochelle* le carroſſe de voiture qui le conduiſit à *Paris* où ſa fille arriva ſans nul incident. Il y trouva M. & Madame *Doriancourt* qui venoient d'en

faire le voyage, & leurs fils comblés de ses bienfaits, & que le hazard & l'hiver venoient d'y rassembler.

L'abord de ces véritables Amis fut des plus touchans. Après les premiers momens donnés à la tendresse, *Doriancourt* ne pensa qu'à remercier son Bienfaiteur des graces dont il le combloit depuis tant d'années; mais le généreux *Robercourt* l'interrompant au premier mot, lui dit que de lui parler de la sorte, c'étoit offenser sa délicatesse; que s'il vouloit l'obliger, ce seroit la derniere fois qu'il lui tiendroit ce discours indigne de leur amitié. Le reconnoissant *Doriancourt* voyant qu'il parloit sérieusement, craignant même de le désobliger, fut contraint de se conformer à ses volontés, & malgré ce que la reconnoissance lui pouvoit inspirer, il se trouva forcé de recevoir

encore de nouvelles marques de la libéralité de cet ami ſolide, & de les recevoir ſans l'en remercier, comme un bien qui lui fût légitimement dû.

Ces deux parfaits Amis paſſerent à Paris quelque tems dans les plaiſirs. Au commencement du Printems, les jeunes *Doriancourt* furent obligés de rejoindre leur Regiment, & *Robercourt* prit le chemin de Picardie pour voir ſes parens auxquels il préſenta ſa fille qu'il avoit, dès en arrivant dans la Capitale du Royaume, abandonnée aux ſoins de Madame *Doriancourt*.

Jouiſſant dans ſa Province de tous les agrémens que des Parens & des Amis lui purent procurer, il y reſta juſqu'au mois de Septembre. Ce tems paſſa comme un éclair, & celui de ſe ſéparer arriva. Les regrets du départ de *Robercourt* furent proportionnés à la

joye qu'avoit causé son arrivée. Mais s'arrachant lui-même à ses propres désirs, il reprit la route de *Rochefort* avec le Chevalier *Doriancourt*. Il comptoit trop sur l'amitié du Pere & de la Mere de cet enfant pour qu'il leur recommandât sa fille. M. & Madame *Doriancourt* de leur côté n'avoient nulle inquiétude sur le chapitre de leur fils.

La traversée fut heureuse, & *Robercourt* eut le plaisir de revoir une Epouse qui l'attendoit avec impatience. Il lui présenta le petit *Doriancourt* en la priant de l'aimer pour l'amour de lui. Cet enfant n'avoit pas besoin de pareille recommandation, & Madame de *Robercourt* se fit un plaisir d'exécuter à la lettre la promesse qu'elle avoit faite à ses parens de le regarder comme son fils.

Pendant qu'il croissoit sous ses yeux, *Robercourt* voyoit sa for-

tune augmenter. Le bonheur l'avoit toujours suivi depuis son arrivée à l'Amérique. Ses richesses furent immenses, & il se trouvoit dans un état si florissant qu'il autoit été tenté de repasser en France, pour en jouir dans sa Patrie, si son Epouse eût marqué moins de répugnance à quitter la sienne, ou s'il eût eu moins de complaisance pour une personne qu'il estimoit encore plus par la bonté de son caractère, que par les biens qu'il tenoit d'elle.

Cette Dame cherchoit à lui plaire en tout, & malgré la répugnance qu'elle pouvoit avoir à quitter son pays, elle lui protestoit cent fois le jour, qu'elle étoit prête à le suivre. Mais elle le disoit d'un air si triste, qu'il étoit aisé de reconnoître la contrainte qu'elle se faisoit, & son mari n'eût pû sans scrupule abuser de sa complaisance. Il aima donc

mieux renoncer à la douceur de revoir ſa Patrie, que d'y retourner en mortifiant une Epouſe ſi digne de ſes égards, & à qui même il eût peut-être cauſé la mort; car lorſque les *Créols* font quelque choſe qui force abſolument leur inclination, ils tombent dans une maladie incurable qui ſe nomme communément *piller fantaiſie.*

Robercourt conformément aux intentions de ſon Epouſe n'eut plus que le deſſein d'élever le petit *Doriancourt* pour en faire le mari de ſa fille, qui ne pouvoit manquer d'être un parti très-conſidérable, puiſque par la mort de pluſieurs enfans qu'ils avoient eus, elle devenoit ſeule l'héritiere de tous leurs grands biens. Ils étoient d'autant plus portés à faire ce choix, que le Chevalier *Doriancourt* dont la raiſon ſurpaſſoit l'âge, connoiſſoit

déja toute l'obligation qu'il avoit à ses parens d'adoption. Sentant l'avantage qu'il tireroit de leur bonne volonté, jour & nuit il cherchoit les occasions de s'en rendre digne. Ses attentions même avoient si bien réussi, que ce n'étoit plus un secret dans la Colonie. Tous les Habitans le regardoient comme l'unique héritier des biens immenses de feu M. *du Charoy*, tombés à Madame de *Robercourt* par la mort de ses freres, mais considérablement augmentés par les soins & l'industrie de son mari.

M. de *Robercourt* n'avoit que superficiellement parlé de cette alliance à son ami, quand ils firent l'échange de leurs enfans. Il ignoroit si Madame de *Robercourt* seroit d'un sentiment conforme au sien, & il ne vouloit rien faire contre le gré d'une femme à laquelle il devoit cette déférence

par toutes ſortes de raiſons. Pouvoit-elle être d'un avis contraire ? De deux Epoux qui s'aiment tendrement, l'un ne veut rien que l'autre ne le déſire : & Madame de *Robercourt* auſſi dévouée que ſon Epoux aux intérêts de la famille de *Doriancourt*, fut la premiere à témoigner l'envie qu'elle avoit que cet aimable enfant devînt le ſien par alliance. *Nous ſommes aſſez riches*, dit-elle à ſon mari, *pour ne ſonger à marier notre fille que ſelon notre ſatisfaction. Qui pourroit nous plaire davantage que ce jeune homme dont nous connoiſſons les bonnes qualités ! Sa figure eſt charmante : il a de la naiſſance, il ne lui manque que du bien pour n'avoir rien à déſirer. Je ne crois pas que vous vous offenſiez ſi je vous déclare que je ne ſerai point heureuſe, & que ma fille ne la peut être, ſi vous lui faites épouſer un autre que mon fils*

Picard. C'eſt ainſi qu'elle appelloit le petit *Doriancourt.*

De tels ſentimens flaterent beaucoup le cœur de ſon Epoux. Il informa ſon Ami de leur commune réſolution. Madame de *Robercourt* écrivit en même tems à Madame *Doriancourt.* Elle lui parla dans ſa lettre du deſſein qu'elle avoit pris de faire un mariage de leurs enfans. Et dans une autre écrite à ſa fille, alors âgée de treize ans, elle lui fit connoître le mérite du Chevalier, & les obligations qu'elle avoit à M. & à Madame *Doriancourt* qui prenoient un ſi grand ſoin de ſon éducation. Cette Dame par ſa lettre n'eut point de peine à déterminer ſa fille en faveur du choix, que de concert avec ſon Epoux, elle ſe propoſoit de lui faire faire. Les attentions infinies de M. & de Madame *Doriancourt* pour cet en-

ſant leur avoient attiré de ſa part une tendreſſe ſi grande, qu'elle ne cédoit en rien à celle que le jeune *Doriancourt* ſe ſentoit pour M. & Madame de *Robercourt*. Cette fille ſenſible à toutes leurs marques d'amitié les aſſuroit ſans ceſſe qu'elle regrettoit de ne pas être en effet leur enfant, ou du moins de leur appartenir par quelque endroit.

M. & Madame *Doriancourt*, tant qu'ils avoient ignoré les ſentimens de M. & de Madame de *Robercourt*, n'avoient voulu répondre aux proteſtations de leur fille, que par des careſſes proportionnées à ſon âge. Ils avoient même eu l'attention qu'aucun de leur fils ne ſongeât à faire naître dans ſon cœur d'autre tendreſſe que celle qu'une ſœur doit avoir pour des freres. Ils les avoient obligés de vivre avec elle d'une façon qui ne lui permit

pas d'y trouver de différence. Les jeunes *Doriancourt* obeiſſoient ſans effort. La diſproportion de leur âge à celui de Mademoiſelle de *Robercourt* leur en rendoit la pratique aiſée. Mais quand on fut informé de la bonne volonté de Madame de *Robercourt* en faveur du petit Chevalier, on cultiva d'une façon plus particuliere la tendreſſe de la jeune perſonne, que l'on eut ſoin d'entretenir ſans ceſſe de ſon frere *Picard.*

M. & Madame *Doriancourt* trouvoient un portrait bien flatteur dans celui qu'on leur avoit fait de leur fils. Ils penſoient en être rédevables à la ſeule bienveillance de M. & de Madame de *Robercourt*, qui par-là vouloient en ſa faveur diſpoſer le cœur de leur fille, & lui faire prendre toutes les impreſſions qu'ils lui vouloient donner. Mais ils furent

agréablement ſurpris, quand ſans avoir eu des nouvelles de ſon départ de l'Amérique, & le voyant arriver chez eux, ils connurent par eux-mêmes qu'on ne les avoit pas flattés dans le portrait qu'on leur en avoit fait. Voici la raiſon de ſon arrivée imprevue.

L'Amérique eſt un fort beau pays, ſur tout l'Iſle de Saint *Domingue*, & particulierement *Leogane*. Mais une maligne influence de tems-en-tems corrompt l'air de ce riche Climat. Il y régne une maladie, à laquelle les Naturels du pays, & les Etrangers ſont ſujets. C'eſt une eſpece de *Diſſenterie*, qui dégoute, affoiblit au dernier point, & qui dévient ſouvent mortelle.

Madame de *Robercourt* en fut attaquée avec tant de violence, qu'elle preſſa ſon Epoux de faire

revenir leur fille ; voulant ; avant que de mourir, avoir la satisfaction de la voir l'épouse du jeune *Doriancourt*. Mais l'état où elle se trouvoit, ne permettoit pas à *Robercourt* de l'abandonner pour l'aller chercher. Cependant il ne convenoit pas de la confier à des Etrangers. Madame de *Robercourt* lui proposa de donner une procuration au Chevalier *Doriancourt*, & afin que la bienséance ne fût point blessée, M. & Madame *Doriancourt* avoient ordre de les fiancer.

Il falloit à cet enfant une Gouvernante pour l'accompagner. M. de *Robercourt* avoit en Picardie une parente fort vertueuse, veuve & peu riche, dont il avoit parlé plusieurs fois à sa femme. *Cette personne*, lui dit-elle, *n'a point d'enfans, ni de raisons qui la retiennent en France.*

Priez-là de vous ramener votre fille, en lui promettant de la dédommager avantageusement de ses peines, je suis sûre qu'elle ne vous refusera pas.

Madame de *Robercourt* ne s'étoit pas trompée. Dès que *Doriancourt* fut arrivé, son premier soin fut de remettre à la Parente de ses Bienfaiteurs la lettre, par laquelle on l'invitoit de vouloir bien se charger de la conduite de la jeune *Robercourt*. Cette Veuve née avec un esprit obligeant, & n'ayant rien qui la forçât de rester en France, accepta l'offre avec plaisir.

L'arrivée de *Doriancourt* causa de la joye à toute sa famille. Pourvû d'une infinité de graces naturelles, il n'avoit point besoin, comme la plupart des Améríquains, d'en venir chercher en France. Une fille même plus âgée que Mademoiselle de *Ro-*

bercourt auroit pu le trouver aussi charmant, qu'il le parut à ses yeux. Sa présence inespérée ne fit qu'un très-bon effet. A son tour il trouva tant de charmes dans la personne de sa jeune Maîtresse, qu'il n'eut pas de peine à lui témoigner ses empressemens. Elle y répondit d'une façon bien flatteuse; & ce fut avec plaisir qu'elle prit avec lui des engagements qui ne devoient avoir leur dernier effet qu'à *Leogane*.

La Parente sur laquelle on comptoit pour les accompagner, se trouva bientôt prête à partir Une femme de chambre, née avec un esprit amusant, & dont la grande complaisance avoit entiérement captivé les bonnes graces de sa jeune Maîtresse, fut encore nécessairement du voyage. Elle avoit sçu par des récits, par des lec-

tures agréables, des Hiſtoires proportionnées à l'âge de la jeune de *Robercourt*, & des Contes merveilleux & extrêmement de ſon goût, enchanter ſon cœur, & charmer ſon eſprit.

Elle l'avoit ſur tout ſi bien accoutumée à ces contes, qu'il ne ſe paſſoit point de jour qu'elle n'emploiât une heure ou deux à cet innocent plaiſir. C'étoit le plus ſûr moyen, qu'elle eut trouvé, pour pouvoir l'engager à donner de l'attention à ſes petits dévoirs. Si quelquefois elle les négligeoit, cette *Bonne* auſſitôt lui refuſoit cette récréation, dont elle n'étoit pas ſouvent privée, parce que la crainte & l'eſpérance entretenoient ſa docilité.

Ces récits journaliers furent interrompus les derniers jours qu'elles reſterent en Picardie. Quand elles furent arrivées à

Paris, les ſpectacles, les emplettes, les promenades, & les adieux les occuperent aſſez, & Mademoiſelle de *Chon* (c'eſt le nom de la femme de chambre) n'eut point dans cette grande ville d'autre ſoin que celui de parer Mlle. de *Robercourt.* Depuis Paris juſqu'à la Rochelle il ne fut pas queſtion de contes. Ou cet enfant étoit trop las, ou ſa bonne parente, par le ſeul motif d'amitié, ſavoit l'amuſer, de peur qu'elle ne s'ennuiât, ou ſur la route elle voioit tout ce qui pouvoit s'offrir de curieux. Ainſi l'amuſante de *Chon*, juſques à l'embarquement ne put faire valoir ſont talent conteur.

Elles reſterent quinze jours à la Rochelle : elles y furent reçues par un Correſpondant de M. de *Robercourt* qui vint prendre à la deſcente du caroſſe la jeune perſonne. Il lui procura

pendant son séjour dans cette ville toute sorte d'amusemens. Le tems de s'embarquer arriva. Le Chevalier *Doriancourt* fut le seul qui ne paya pas le tribut à la Mer. Mademoiselle de *Robercourt*, sa parente, & la femme de chambre furent très-incommodées. Mais différentes de ces passagers, qui ne guérissent qu'en mettant pied à terre, au bout de vingt-quatre heures, le dégoût se passa, l'appetit leur revint, elles ne regarderent, pour ainsi dire, que comme un songe l'état douloureux où elles s'étoient trouvées. Enfin le troisieme jour elles se porterent à merveille. Ce dérangement de santé fut une occasion au Chevalier *Doriancourt* pour marquer l'étendue de son zéle à sa jeune Maîtresse, & par ses soins & ses attentions rédoublées, il acheva de gagner son coeur.

Quelqu'un jugera peut-être que la converſation d'un Amant cheri pouvoit diſpenſer Mademoiſelle de *Chon* de débiter ſes contes, qui, loin d'être divertiſſans, ne devroient paroître qu'inſipides. Mais la grande jeuneſſe de Mademoiſelle de *Robercourt* ne lui laiſſoit qu'un goût très-leger pour la fleurette. Par le ſoin qu'on avoit pris de ſon éducation, elle avoit été préſervée des pieges ſéduiſans de l'amour. Nul n'avoit oſé lui tenir des diſcours tendres: Le langage des Amans étoit encore pour elle un langage inconnu.

J'invite de plus mes Lecteurs à faire un voyage de *l'Amérique*, du moins à conſulter ceux qui l'ont fait; ils ſauront que les perſonnes à qui l'âge mûr doit avoir fait perdre le goût des amuſemens enfantins, & qui même ont plus d'acquis

qu'une fille de treize ans, avec la ressource des Echets, du Trictrac, les soins de leur emploi, ont encore beaucoup de tems de reste pour s'ennuier. J'ai pour prouver ce que j'avance, le témoignage non équivoque de tous les Marins.

La petite de *Robercourt*, s'amusa d'abord de ce qui frappa sa vue. Tout dans le vaisseau lui parut comme une chose nouvelle. Mais le dixieme jour, lassée de l'égalité d'une vie d'autant plus ennuieuse, que c'est toujours le même ennui, ne trouvant nulle diversité, pas seulement dans le point de vue, qui répresente sans cesse une immensité d'Eaux, le Ciel, & rien de plus, elle eut recours à sa chere de *Chon* pour trouver un amusement qui seul pouvoit la tirer de la tristesse dans laquelle elle tomboit insensible-

ment, & d'où les assiduités de son jeune Amant ne pouvoient la faire sortir.

Cette fille adroite, soit qu'elle voulut être importunée, ou faire paroître meilleur le récit de ses Contes, tâcha d'éluder un emploi dont elle s'étoit si bien acquitée, en voulant persuader à sa Maîtresse qu'un nouveau genre de vie devoit la réjouir parfaitement. Celle-ci ne prit pas l'échange.

Vous vous trompez, lui dit-elle, *je m'ennuie de cette maniere de vivre, & je ne doute pas que vous ne vous ennuyez vous-même. Comment voudriez-vous que je pusse me réjouir à ne voir jamais que la même chose? Toujours de l'Eau sous mes yeux, peut-on y prendre du plaisir? Passer les jours dans une uniformité sans égale, est-ce un agrément? La diversité qui s'y trouve est même*

très-dangéreuse. On craint de l'y trouver. Tout ce que l'on peut désirer sur cet Elément, c'est de voir une Mer tranquille, le même flot, toujours des voiles enflées du même côté, un beau Soleil, des Matelots desœuvrés, ou simplement attentifs à prévoir les changemens qui pourroient arriver. Vous direz tout ce qu'il vous plaira, il est certain que je m'ennuie, & que j'aime mieux être dans ma Chambre à vous écouter, que sur le gailliard à contempler tristement le Ciel & l'Eau.

Mademoiselle de *Chon* vaincue par ce raisonnement, ne pensa plus qu'à satisfaire sa jeune Maîtresse. Le Chevalier *Doriancourt* & la Parente n'ignoroient pas le plaisir qu'elle y prenoit. Mais M. de la B... Capitaine du Vaisseau, que quelques affaires appellerent dans la Chambre du Conseil, où elles couchoient,

interrompit un récit, auquel il s'aperçut que Mademoiselle de *Robercourt* prétoit une attention très-grande. Il s'imagina que ce récit ne pouvoit être qu'intéressant. Il le dit en riant à la Parente, qui lui avoua naturellement ce que c'étoit, & qui voulut justifier la petite personne de cette fantaise, en la réjettant sur sa jeunesse.

M. de la B... qui savoit en habile Marin que rien n'est à négliger à la Mer, dit à cette Dame: *Ne l'excusez point: les gens sages mettent à profit la moindre occasion de s'amuser, elle prend le bon parti. J'en suis si persuadé, que je vous supplie de permettre que ses plaisirs deviennent publics. Mademoiselle de Chon n'aura pas plus de peine à parler devant nous tous, que devant sa Maîtresse.*

Deriancourt avoit eu quelque

espece de honte, de ce qu'on avoit découvert qu'une fille prête à se marier, voulut s'amuser à de telles bagatelles. Il avoit essaié de rejetter cette puérilité sur son éducation. Mais il fut enchanté que M. de la B... n'en méprisât pas le sujet. Il lui apprit avec plaisir cette agréable nouvelle ; & ainsi que tous les enfans, elle fut charmée de se voir applaudie.

La complaisante Historienne étant enfin déterminée à donner à la Compagnie le plaisir que l'on souhaitoit, Mademoiselle de *Robercourt* vint elle-même avertir M. de la B... que sa femme de Chambre étoit prête.

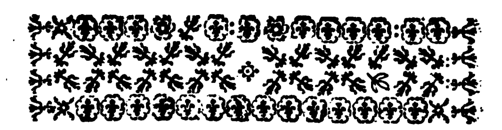
Dans ces sortes de voyages les momens sont précieux & les heures y sont réglées ; c'est pourquoi les Officiers prirent leurs mesures, pour que ces récits se fissent dans le tems où

la manœuvre abandonnée à ce qu'on appelle *Officiers Mariniers*, n'eut plus besoin de la manœuvre des autres. Il fut de plus arrêté, pour ne point abuser de la complaisance de Mademoiselle de *Chon*, que chacun conteroit à son tour.

Cette fille n'eut pas pu suffire à défrayer la Compagnie pendant la traversée : d'autant plus que l'air salé desseche extrêmement la poitrine. On convint que chaque conte dureroit plusieurs jours ; qu'on ne s'en occuperoit qu'une heure chaque journée. Les choses ainsi réglées, Mademoiselle de *Chon* fit le récit d'un conte aussi nouveau pour sa Maîtresse, que pour ses Auditeurs. Elle parla pendant une heure de suite, horloge sur table, au bout de laquelle elle cessa de raconter, & chacun reprit ses occupations ordinaires.

Mais comme ces interruptions périodiques ôtent beaucoup à la grace du discours, qu'il faut renouer par des préambules, qui, quelques agréables qu'ils soient, paroissent toujours trop longs, le Lecteur sera, je pense, plus charmé de les trouver ici de suite. On laisse à sa discrétion le soin d'éviter l'ennui de pareils récits, en y mettant lui-même les bornes qui lui conviendront.

Cette précaution prise, qu'il se transporte encore sur le Vaisseau le... Qu'il s'imagine faire le voyage de *Saint Domingue*. Qu'il sache que tous les après-dinés chacun fait la *sieste*, ou ce qui convient à la sûreté de la navigation, & qu'à certaine heure commode pour tous, on se rend sur le *gailliard* ou dans la grande Chambre, où Mademoiselle de *Chon* commence ainsi son discours.



CONTES MARINS.

LA BELLE ET LA BÊTE.

CONTE.

DANS un pays fort éloigné de celui-ci, l'on voit une grande Ville, où le commerce florissant, entretient l'abondance. Elle a compté parmi ses Citoyens un Marchand heureux dans ses entreprises, & sur qui la fortune, au gré de ses désirs, avoit toujours répandu ses plus belles faveurs. Mais s'il avoit des richesses immenses, il avoit aussi beaucoup d'enfans. Sa

famille étoit composée de six garçons, & de six filles. Aucun n'étoit établi. Les garçons étoient assez jeunes pour ne se point presser. Les filles trop fieres des grands biens, sur lesquels elles avoient lieu de compter, ne pouvoient aisément se déterminer pour le choix qu'elles avoient à faire.

Leur vanité se trouvoit flattée des assiduités de la plus brillante jeunesse. Mais un revers de fortune, auquel elles ne s'attendoient pas, vint troubler la douceur de leur vie. Le feu prit dans leur maison. Les Meubles magnifiques qui la remplissoient, les Livres de Comptes, les Billets, l'Or, l'Argent, & toutes les Marchandises précieuses, qui composoient tout le bien du Marchand, furent enveloppés dans ce funeste embrasement, qui fut si violent, qu'on ne

ſauva que très-peu de choſe.

Ce premier malheur, ne fut que l'avantcoureur des autres. Le pere à qui juſques-alors tout avoit proſperé, perdit en même-tems, ſoit par des naufrages, ſoit par des Corſaires, tous les vaiſſeaux qu'il avoit ſur la Mer. Ses Correſpondans lui firent banqueroute : ſes Commis dans les pays étrangers furent infidéles : Enfin de la plus haute opulence, il tomba tout-à-coup dans une affreuſe pauvreté.

Il ne lui reſta qu'une petite habitation champêtre, ſituée dans un lieu déſert, éloignée de plus de cent lieues de la ville, dans laquelle il faiſoit ſon ſejour ordinaire. Contraint de trouver un aſyle loin du tumulte & du bruit, ce fut-là qu'il conduiſit ſa famille déſéſperée d'une telle révolution. Sur-tout les filles de ce malheureux pere n'en-



visageoient qu'avec horreur la vie qu'elles alloient passer dans cette triste solitude. Pendant quelque tems elles s'étoient flattées, que quand le dessein de leur pere éclatroit, les Amans qui les avoient recherchées, se croiroient trop heureux de ce qu'elles voudroient bien se radoucir.

Elles s'imaginoient qu'ils alloient tous à l'envi briguer l'honneur d'obtenir la préference. Elles pensoient même, qu'elles n'avoient qu'à vouloir pour trouver des Epoux. Elles ne resterent pas long-tems dans une erreur si douce. Elles avoient perdu le plus beau de leurs attraits, en voyant comme un éclair disparoître la fortune brillante de leur pere, & la saison du choix étoit passée pour elles. Cette foule empressée d'Adorateurs disparut au moment de leur disgrace. La

force de leurs charmes n'en put retenir aucun.

Les Amis ne furent pas plus généreux que les Amans. Dès qu'elles furent dans la misere, tous sans exception cesserent de les connoître. On poussa même la cruauté jusqu'à leur imputer le désastre qui venoit de leur arriver. Ceux que le pere avoit le plus obligés, furent les plus empressés à le calomnier. Ils débiterent qu'il s'étoit attiré ces infortunes par sa mauvaise conduite, ses profusions, & les folles dépenses qu'il avoit fait, & laissé faire à ses enfans.

Ainsi cette famille désolée ne put donc prendre d'autre parti, que celui d'abandonner une ville, où tous se faisoient un plaisir d'insulter à sa disgrace. N'ayant aucune ressource, ils se confinerent dans leur maison de campagne, située au milieu d'une Forêt

avoit avec ſa famille éprouvé l'ingratitude, & ſur l'amitié duquel elle étoit ſi bien perſuadée, qu'il ne falloit pas compter dans l'adverſité ?

Attentive à conſoler ſon pere & ſes freres par la douceur de ſon caractère, & l'enjouement de ſon eſprit, que n'imaginoit-elle point pour les amuſer agréablement ? Le Marchand n'avoit rien épargné pour ſon éducation, & celle de ſes ſœurs. Dans ces tems fâcheux elle en tira tout l'avantage qu'elle déſiroit. Jouant très-bien de pluſieurs inſtrumens, qu'elle accompagnoit de ſa voix, c'étoit inviter ſes ſœurs à ſuivre ſon exemple, mais ſon enjouement & ſa patience ne firent encore que les attriſter.

Ces filles que de ſi grandes diſgraces rendoient inconſolables, trouvoient dans la conduite de leur cadette une petiteſſe d'eſ-

prit, une bassesse d'ame, & même de la foiblesse à vivre gayement dans l'état où le Ciel venoit de les réduire. *Quelle est heureuse* disoit l'aînée ! *Elle est faite pour les occupations grossieres. Avec des sentimens si bas, qu'auroit-elle pû faire dans le monde ?* Pareils discours étoient injustes. Cette jeune personne eût été bie nplus propre à briller qu'aucune d'elles.

Une beauté parfaite ornoit sa jeunesse, une égalité d'humeur la rendoit adorable. Son cœur aussi généreux, que pitoyable, se faisoit voir en tout. Aussi sensible que ses sœurs aux révolutions, qui venoient d'accabler sa famille, par une force d'esprit qui n'est pas ordinaire à son sexe, elle sut cacher sa douleur, & se mettre au-dessus de l'adversité. Tant de constance passa pour insensibilité. Mais on appelle aisément d'un jugement porté par la jalousie.

Connue des perſonnes éclairées pour ce qu'elle étoit, chacun s'étoit empreſſé de lui donner la préférence. Au milieu de ſa plus haute ſplendeur, ſi ſon merite la fit diſtinguer, ſa beauté lui fit donner par excellence le nom de *la Belle*. Connue ſous ce nom ſeul, en falloit-il davantage pour augmenter & la jalouſie & la haine de ſes ſœurs?

Ses apas, & l'eſtime générale qu'elle s'étoit acquiſe eût dû lui faire eſperer un établiſſement encore plus avantageux qu'à ſes ſœurs, mais touchée ſeulement des malheurs de ſon pere, loin de faire quelque effort pour retarder ſon départ d'une ville dans laquelle elle avoit eu tant d'agrémens, elle donna tous ſes ſoins pour en hâter l'exécution. Cette fille fit voir dans la ſolitude la même tranquillité, qu'elle avoit eue au milieu du monde. Pour

adoucir ses ennuis, dans ses heures de relâche, elle ornoit sa tête de fleurs, & comme à ces Bergeres des premiers tems, la vie rustique en lui faisant oublier ce qui l'avoit le plus flattée aux milieu de l'opulence, lui procuroit tous les jours d'innocens plaisirs.

Déja deux années s'étoient écoulées, & cette famille commençoit à s'accoutumer à mener une vie champêtre, lorsqu'un espoir de rétour vint toubler sa tranquillité. Le pere reçut avis qu'un de ses vaisseaux qu'il avoit cru perdu, venoit d'arriver à bon port richement chargé. On ajoutoit qu'il étoit à craindre que ses Facteurs n'abusant de son absence, ne vendissent sa *Cargaison* à vil prix, & que par cette fraude ils ne profitassent de son bien. Il communiqua cette nouvelle à ses enfans, qui ne dou-

terent pas un moment qu'elle ne les mit bientôt en état de quitter le lieu de leur exil. Sur-tout les filles plus impatientes que leur freres, croiant qu'il n'étoit pas néceſſaire d'attendre rien de plus poſitif, vouloient partir à l'inſtant, & tout abandonner. Mais le pere plus prudent les pria de modérer leurs tranſports. Quelque néceſſaire qu'il fût à ſa famille dans un tems ſur-tout où l'on ne pouvoit interrompre les travaux de la campagne ſans un notable préjudice, il laiſſa le ſoin de la récolte à ſes fils, & prit le parti d'entreprendre ſeul un ſi long voyage.

Toutes ſes filles, excepté la cadette, ne faiſoient plus de doute de ſe revoir bientôt dans leur premiere opulence. Elles s'imaginoient que quand le bien de leur pere ne deviendroit pas aſſez conſidérable, pour qu'il les

ramenât dans la grande ville, lieu de leur naiſſance, il en auroit du moins aſſez pour les faire vivre dans une autre ville moins floriſſante. Elles eſperoient y trouver bonne compagnie, y faire des Amans, profiter du premier établiſſement qu'on leur propoſeroit. Ne penſant déja preſque plus aux peines que depuis deux ans elles venoient d'eſſuier, ſe croiant même déja, comme par miracle, tranſportées d'une fortune médiocre dans le ſein d'une agréable abondance, elles oſerent (car la ſolitude ne leur avoit pas fait perdre le goût du luxe & de la vanité) accabler leur pere de folles commiſſions. Il étoit chargé de faire pour elles des emplettes en bijoux, en parures, en coëfures. A l'envi l'une de l'autre, c'étoit à qui demanderoit davantage. Mais le produit de la prétendue fortune du pere n'au-

roit pû suffire à les satisfaire. La *Belle* que l'ambition ne tyrannisoit pas, & qui n'agissoit jamais que par prudence, jugea d'un coup d'œil que s'il remplissoit les memoires de ses sœurs, le sien seroit très inutile. Mais le pere surpris de son silence, lui dit: *Et toi*, la Belle, en interrompant ces filles insatiables, *n'as-tu point envie de quelque chose? Que t'apporterai-je? Que souhaites-tu? Parle hardiment.* Mon cher Papa, lui répondit cette aimable fille en l'embrassant tendrement, *je désire une chose plus précieuse que tous les ajustemens que mes sœurs vous demandent. J'y borne mes vœux. Trop heureuse! s'il sont remplis, c'est le bonheur de vous voir de retour en parfaite santé.* Cette réponse si bien marquée au coin du désintereſsement couvrit les autres de honte & de confusion. Elles en furent si couroussées,

qu'une d'entr'elles répondant pour toutes, dit avec aigreur, *cette petite fille fait l'importante, & s'imagine qu'elle se distinguera par cette affection heroïque. Assurément rien n'est plus ridicule.* Mais le pere, attendri de ses sentimens, ne put s'empecher d'en marquer sa joye, touché même des vœux ausquels cette fille se bornoit, il voulut qu'elle demandât quelque chose, & pour adoucir ces autres filles indisposées contre elle, il lui remontra que pareille insensibilité sur la parure ne convenoit pas à son âge, qu'il y avoit un tems pour tout. *Eh bien! mon cher pere*, lui dit-elle, *puisque vous me l'ordonnez, je vous suplie de m'apporter une Rose. J'aime cette fleur avec passion: depuis que je suis dans cette solitude, je n'ai pas eu la satisfaction d'en voir une seule.* C'étoit obéir & vouloir en même-tems qu'il ne

fit aucune dépense pour elle.

Cependant le jour vint qu'il falloit que ce bon vieillard s'arrachât des bras de sa nombreuse famille. Le plus promptement qu'il put, il se rendit dans la grande ville où l'apparence d'une nouvelle fortune le rappelloit. il n'y trouva pas les avantages qu'il pouvoit esperer. Son vaisseau véritablement étoit arrivé, mais ses associés, qui le croioient mort, s'en étoient emparés ; & tous les effets avoient été dispersés. Ainsi loin d'entrer dans la pleine & paisible possession de ce qui lui pouvoit appartenir, pour soutenir ses droits, il lui fallut essuier toutes les chicanes imaginables. Il les surmonta ; mais aprés plus de six mois de peine & de dépense il ne fut pas plus riche qu'auparavant. Ses débiteurs étoient devenus insolvables, & à peine fut-il remboursé des frais. C'est où se ter-

mina cette richesse chimérique. Pour comble de désagrément, afin de ne pas hâter sa ruine, il fut obligé de partir dans la saison la plus incommode, & le tems le plus effroyable. Exposé sur la route à toutes les injures de l'air, il faillit périr de fatigue ; mais quand il se vit à quelques lieues de sa maison, de laquelle il ne comptoit pas sortir pour courir après de folles esperances, que la *Belle* avoit eu raison de mépriser, les forces lui revinrent.

Il lui falloit plusieurs heures pour traverser la forêt, il étoit tard, cependant il voulut continuer sa route ; mais surpris par la nuit, pénétré du froid le plus piquant, & enseveli pour ainsi dire sous la neige avec son cheval, ne sachant enfin où porter ses pas, il crut toucher à sa derniere heure. Nulle Cabane sur sa route, quoique la forêt en fut rem-

plie. Un arbre creusé par la pourriture fut tout ce qu'il trouva de meilleur, trop heureux encore d'avoir pû s'y cacher ! Cet arbre en le garantissant du froid, lui sauva la vie : & le cheval peu loin de son maître, apperçut un antre creux ; où conduit par l'instinct il se mit à l'abri.

La nuit en cet état lui parut d'une longueur extrême, de plus persécuté par la faim, effraié par les hurlemens des Bêtes sauvages, qui passoient sans cesse à ses côtés, pouvoit-il être un instant tranquille? Ses peines & ses inquiétudes ne finirent pas avec la nuit. Il n'eut que le plaisir de voir le jour, & son embarras fut grand. En voyant la terre extraordinairement couverte de neige! quel chemin pouvoit-il prendre? Aucun sentier ne s'offroit à ses yeux ; ce ne fut qu'après une longue fatigue, & des chutes fré-

quentes, qu'il put trouver une eſpece de route, dans laquelle il marcha plus aiſement.

En avançant ſans le ſavoir, le hazard conduiſit ſes pas dans l'avenue d'un très-beau Château, que la neige avoit paru reſpecter. Elle étoit compoſée de quatre rangs d'Orangers d'une extrême hauteur, chargés de fleurs & de fruits. On y voyoit des Statues placées ſans ordre, ni ſimétrie, les unes étoient dans le chemin, les autres entre les arbres, toutes d'une matiere inconnue, de grandeur & de couleur humaine, en différentes attitudes, & ſous divers ajuſtemens, dont le plus grand nombre repréſentoit des Guerriers. Arrivé juſques dans la premiere Cour, il y vit encore une infinité d'autres Statues. Le froid qu'il ſoufloit ne lui permit pas de les conſidérer.

Un Eſcalier d'Agathe à rampe

d'or cifelé, d'abord s'offrit à fa vue: il traverfa plufieurs chambres magnifiquement meublées, une chaleur douce qu'il y refpira le remit de fes fatigues. Il avoit befoin de quelque nourriture; à qui s'adreffer? Ce vafte & magnifique édifice, ne paroîffoit être habité que par des ftatues. Un filence profond y régnoit, & cependant il n'avoit point l'air de quelque vieux Palais qu'on eut abandonné. Les falles, les chambres, les galleries, tout étoit ouvert, nul être vivant ne paroiffoit dans un fi charmant lieu. Las de parcourir les appartemens de cette vafte demeure, il s'arrêta dans un falon, où l'on avoit fait un grand feu. Préfumant qu'il étoit préparé pour quelqu'un qui ne tarderoit pas à paroître, il s'approcha de la cheminée pour fe chauffer: Mais perfonne ne vint. Affis en attendant fur un fopha

placé près du feu, un doux sommeil lui ferma les paupieres & le mit hors d'état d'observer si quelqu'un ne le viendroit point surprendre.

La fatigue avoit causé son repos, la faim l'interrompit. Depuis plus de vingt-quatre heures il en étoit tourmenté, l'exercice même qu'il venoit de faire depuis qu'il étoit dans ce Palais augmentoit encore ses besoins. A son reveil il fut agreablement surpris de voir en ouvrant les yeux une table délicatement servie. Un léger repas ne pouvoit le contenter, & les mets somptueusement aprêtés l'invitoient à manger de tout.

Son premier soin fut de remercier hautement ceux desquels il tenoit tant de bien ; & il résolut ensuite d'attendre tranquillement qu'il plût à ses Hôtes de se faire c nnoître. Comme la fati-

gue l'avoit endormi avant le repas, la nourriture produisit le même effet, & rendit son repos plus long & plus paisible, ensorte qu'il dormit cette seconde fois au moins quatre heures. A son reveil, au lieu de la premiere table, il en vit une autre de porphire sur laquelle une main bienfaisante avoit dressée une colation composée de gâteaux, de fruits secs, & de vins de liqueur: c'étoit encore pour qu'il en fit usage. Ainsi profitant des bontés qu'on lui témoignoit, il usa de tout ce qui put flatter son appetit, son goût & sa délicatesse.

Cependant ne voiant personne à qui parler, & qui l'instruisit si ce Palais étoit la demeure ou d'un Homme, ou d'un Dieu, la frayeur s'empara de ses sens (car il étoit naturellement peureux). Son parti fut de repasser dans tous les appartemens, il y combloit

de bénedictions le génie auquel il étoit rédevable de tant de bienfaits, & par des instances respectueuses il le sollicitoit de se montrer à lui. Tant d'empressemens furent inutiles. Nulle apparence de Domestique, nulle suite qui lui fit connoître que ce Palais fut habité. Rêvant profondement à ce qu'il devoit faire, il lui vint en pensée que pour des raisons qu'il ne pouvoit pénétrer, quelque *Intelligence* lui faisoit présent de cette demeure avec toutes les richesses dont elle étoit remplie.

Cette pensée lui parut être une inspiration, & sans tarder, faisant de nouveau la revue, il prit possession de tous ces trésors. Bien plus en lui-même il régla la part qu'il destinoit à chacun de ses enfans, & marqua les logemens qui pouvoient separément leur convenir, & se félicitant de la joye que leur causeroit un pa-

reil voyage, il descendit dans le jardin, où malgré la rigueur de l'hyver, il vit, comme au milieu du Printems, les fleurs les plus rares exhaler une odeur charmante. On y respiroit un air doux & temperé. Des oiseaux de toute espece mêlant leur ramage au bruit confus des eaux, formoient une aimable harmonie.

Le vieillard extasié de tant de merveilles, disoit en lui-même; *Mes filles n'auront pas*, je pense *de peine à s'accoutumer dans ce délicieux sejour. Je ne puis croire qu'elles regrettent, ou qu'elles désirent la ville préférablement à cette demeure: Allons*, s'écria-t-il, avec un transport de joye peu commun, *Partons à l'instant. Je me fais d'avance une félicité de voir la leur: n'en retardons pas la jouissance.*

En entrant dans ce Château si riant, il avoit eu soin malgré le

grand froid dont il étoit pénétré; de débrider ſon cheval, & de le faire aller vers une écurie qu'il avoit remarquée dans la premiere cour. Une allée garnie de paliſſades formées par des berceaux de Roſiers fleuris y conduiſoit. Jamais il n'avoit vû de ſi belles Roſes. Leur odeur lui rappella le ſouvenir d'en avoir promis une à la *Belle*. Il en cueillit une, il alloit continuer de faire ſix bougets, bouquets
mais un bruit terrible lui fit tourner la tête; ſa frayeur fut grande, quand il apperçut à ſes côtés une horrible *Bête*, qui d'un air furieux lui mit ſur le col une eſpece de trompe ſemblable à celle d'une Elephant, & lui dit d'une voix effroiable: *Qui t'a donné la liberté de cueillir mes Roſes? N'étoit-ce pas aſſez que je t'euſſe ſouffert dans mon Palais avec tant de bonté. Loin d'en avoir de la reconnoiſſance, Temeraire, je te vois voler mes*

fleurs. Ton insolence ne restera pas impunie. Le bon homme déja trop épouvanté de la présence inopinée de ce monstre, pensa mourir de frayeur à ce discours, & jettant promptement cette rose fatale, ha! Monseigneur, s'écria-t-il prosterné par terre, *ayez pitié de moi. Je ne manque point de reconnoissance. Pénétré de vos bontés, je ne me suis pas imaginé que si peu de chose fût capable de vous offenser.* Le Monstre tout en colere lui répondit, *Tais-toi,* maudit Harangueur, *je n'ai que faire de tes flatteries, ni des titres que tu me donnes, je ne suis pas* Monseigneur, *je suis* la Bête, *& tu n'éviteras pas la mort que tu mérites.* Le Marchand consterné par une si cruelle Sentence, croyant que le parti de la soumission étoit le seul qui le put garantir de la mort, lui dit d'un air véritablement touché, que la Rose qu'il

avoit osé prendre, étoit pour une de ses filles appellée la *Belle*. Ensuite, soit qu'il esperât de retarder sa perte, ou de toucher son ennemi de compassion, il lui fit le récit de ces malheurs, il lui raconta le sujet de son voiage, & n'oublia pas le petit présent qu'il s'étoit engagé de faire a la *Belle*, ajoutant que la chose à laquelle elle s'étoit restrainte pendant que les richesses d'un Roi n'auroient à peine que suffi pour remplir les désirs de ses autres filles, venoit à l'occasion qui s'en étoit présentée de lui faire n'aître l'envie de la contenter; qu'il avoit cru le pouvoir faire sans consequence, que d'ailleurs il lui demandoit pardon de cette faute involontaire.

La *Bête* rêva un moment: reprenant ensuite la parole, d'un ton moins furieux elle lui tint ce langage: *je veux bien te pardon-*

ner ; mais ce n'est qu'à condition que tu me donneras une de tes filles. Il me faut quelqu'un pour réparer cette faute.

Juste Ciel ! que me demandez-vous ? reprit le Marchand. *Comment vous tenir ma parole ! Quand je serois assez inhumain pour vouloir racheter ma vie aux depens de celle d'un de mes enfans, de quel prétexte me servirois-je pour le faire venir ici.*

Il ne faut point de prétexte, interrompit la Bête. *Je veux que celle de tes filles que tu conduiras, vienne ici volontairement, ou je n'en veux point. Vois si entre elles il en est une assez courageuse, & qui t'aime assez pour vouloir s'exposer afin de te sauver la vie. Tu portes l'air d'un honnête homme : donne-moi ta parole de revenir dans un mois, si tu peux en déterminer une à te suivre : elle restera dans ces lieux, & tu t'en retourneras. Si*

tu ne le peux, prometsmoide revenir ſeul après leur avoir dit adieu pour toujours, car tu ſeras à moi. Ne crois pas, pourſuivit le Monſtre en faiſant craquer ſes dents, *accepter ma propoſition pour te ſauver. Je t'avertis, que ſi tu penſois de cette façon, j'irois te chercher, & que je te détruirois avec ta race, quand cent mille hommes ſe préſenteroient pour te défendre.*

Le bon-homme quoique très-perſuadé qu'il tenteroit inutilement l'amitié de ſes filles, accepta cependant la propoſition du Monſtre. Il lui promit de revenir, au tems marqué, ſe livrer à ſa triſte deſtinée, ſans qu'il fût néceſſaire de le venir chercher. Après cette aſſurance il crut être le maître de ſe retirer, & pouvoir prendre congé de la *Béte*, dont la preſence ne pouvoit que l'affliger. La grace qu'il en avoitobtenue, étoit légére, mais

il craignoit encore qu'elle ne la révoquât. Il lui fit connoître l'envie qu'il avoit de partir : la *Bête* lui répondit qu'il ne partiroit que le lendemain. *Tu trouveras*, lui dit-elle, *un cheval prêt, dès qu'il fera jour. En peu de tems il te menera. Adieu, va souper, & attend mes ordres.*

Ce pauvre homme plus mort que vif, reprit le chemin du sallon dans lequel il avoit fait si bonne chere. Vis-à-vis d'un grand feu son soupé déja servi l'invitoit à se mettre à table. La délicatesse & la somptuosité des mets n'avoient plus rien qui le flâtassent. Accablé de son malheur, s'il n'eût pas craint que la *Bête* cachée en quelque endroit ne l'eût observé, s'il eût été sûr de ne pas exciter sa colere, par le mépris qu'il eût fait de ses biens, il ne se seroit pas mis à table. Pour éviter un nouveau désastre, il fit un moment

trêve avec sa douleur, & autant que son cœur affligé le lui put permettre, il goûta suffisamment de tous les mets.

A la fin du repas un grand bruit dans l'appartement voisin se fit entendre, il ne douta point que ce ne fût son formidable hôte. Comme il n'étoit pas le maître d'éviter sa présence, il esseya de se remettre de la frayeur que ce bruit subit venoit de lui causer. A l'instant la *Bête* qui parut, lui démanda brusquement *s'il avoit bien soupé*. Le bon-homme lui répondit, d'un ton modeste & craintif, qu'*il avoir, grace à ses attentions, beaucoup mangé. Promets-moi*, reprit le Monstre, *de te souvenir de la parole que tu viens de me donner, & de la tenir en homme d'honneur, en amenant une de tes filles.*

Le vieillard que cette conversation n'amusoit pas, lui jura d'e-

xécuter ce qu'il avoit promis, & d'être de retour dans un mois, seul ou avec une de ses filles, s'il s'en trouvoit qui l'aimât assez pour le suivre, aux conditions qu'il lui devoit proposer. *Je t'avertis de nouveau*, dit la Bête, *de prendre garde à ne la pas surprendre sur le sacrifice que tu dois exiger d'elle, & sur le danger qu'elle encourera. Peints lui ma figure, telle qu'elle est. Qu'elle sache ce qu'elle va faire : sur-tout qu'elle soit ferme dans ses résolutions. Il ne sera plus tems de faire des réflexions, quand tu l'auras amenée ici. Il ne faut pas qu'elle se dedise : tu seras également perdu sans qu'elle aie la liberté de s'en retourner*. Le Marchand qu'un pareil discours assommoit, lui réitera la promesse de se conformer en tout à ce qu'elle venoit de lui prescrire. Le Monstre content de sa réponse, lui commenda de se coucher ; & de ne se pas

lever qu'il ne vit le Soleil, & qu'il n'eût entendu une sonnette d'or.

Tu déjeuneras avant de partir, lui dit-il encore ; *& tu peut emporter une* Rose *pour la* Belle. *Le cheval qui te doit porter, sera prêt dans la cour. Je compte te revoir dans un mois, pour peu que tu sois honnête homme. Adieu : si tu manques de probité, je t'irai rendre visite.* Le bonne-homme de peur de prolonger une conversation déja trop ennuyeuse pour lui, fit une profonde révérence à la *Bête*, qui l'avertit encore de se ne point inquiéter du chemin pour son retour; qu'au tems marqué, le même cheval qu'il monteroit demain matin, se trouveroit à sa porte, & suffiroit pour sa fille & pour lui.

Quelque peu d'envie que le vieillard eût de dormir, il n'osa passer les ordres qu'il avoit reçus.

Obligé de se coucher, il ne se leva que quand le Soleil commença de luire dans sa chambre. Son déjeuné fut prompt, ensuite il descendit dans le jardin cueillir la *Rose* que la *Bête* avoit ordonné qu'il emportât. Que cette fleur lui fit répandre de larmes! Mais par la crainte de s'attirer de nouveaux malheurs, il se contraignit, & fut sans retardement chercher le cheval, qui lui avoit été promis. Il trouva sur la selle, un manteau chaud & leger. Il y fut bien plus commodément que sur le sien. Dès que le cheval le sentit assis, il partit avec une vîtesse incroyable. Le marchand qui dans un instant perdit de vue ce fatal Palais, ressentit autant de joye, qu'il avoit eu la veille de plaisir à l'appercevoir, avec cette différence que la douceur de s'en éloigner étoit empoisonnée de la cruelle nécessité d'y retourner.

A quoi me suis-je engagé? dit-il, (pendant que son coursier le portoit avec une promptitude & une légéreté qui n'est connue que dans le pays des contes) *Ne valoit-il pas mieux que je devinsse tout d'un coup la victime de ce Monstre altéré du sang de ma famille? Par une promesse que j'ai faite, aussi dénaturée qu'indiscrete, il m'a prolongé la vie. Est-il possible que j'aye pû penser à sauver mes jours aux dépens de ceux d'une de mes filles? Aurai-je la barbarie de l'emmener, pour la voir sans doute dévorée à mes yeux...* Mais tout d'un coup s'interrompant lui-même : *Eh! malheureux*, s'écrioit-il, *est-ce ce que je dois le plus craindre? Quand je pourrois dans mon cœur faire taire la voix du sang, dépendroit-il de moi de commettre cette lâcheté? Il faut qu'elle sache son sort, & qu'elle y consente : je ne vois nulle apparence qu'elle veuille*

se sacrifier pour un Pere inhumain ; & je ne dois pas lui faire pareille proposition, elle est injuste. Mais je veux que l'affection qu'elles ont toutes pour moi en engageât une à se dévouer, la seule vue de la Bête ne detruiroit-elle pas sa constance, & je ne pourrois m'en plaindre ? Ah ! trop impérieuse Bête, dit-il avec exclamation, *tu l'as fait exprès, en mettant une condition impossible au moyen que tu m'offres pour éviter ta fureur, & obtenir le pardon d'une faute aussi légere, c'est ajouter l'insulte à la peine; mais* continua-t-il, *c'est trop y penser, je ne balance plus, & j'aime mieux m'exposer sans détour à ta rage, que de tenter un secours inutile, & dont l'amour paternel est épouvanté. Reprenons*, continua-t il, *le chemin de ce funeste Palais : & dédaignant d'acheter si cher les restes d'une vie, qui ne pourroit être que misérable, avant la*

mois qui nous est accordé, retournons terminer dès aujourd'hui nos malheureux jours.

A ces mots il voulut revenir fur fes pas, mais il lui fut impoffible de faire retourner bride à fon cheval. Se laiffant malgré lui conduire, du moins il prit le parti de ne rien propofer à fes filles. Déja de loin il voyoit fa maifon, & fe fortifiant de plus en plus dans fa réfolution : *Je ne leur parlerai point*, difoit-il, *du danger qui me menace : j'aurai le plaifir de les embraffer encore une fois. Je leur donnerai mes derniers confeils : je les prierai de bien vivre avec leurs freres, à qui je recommanderai de ne les pas abandonner.*

Au milieu de fes réveries il arriva chez lui. Son cheval revenu le foir précedent avoit inquiété fa famille. Ses fils difperfés dans la forêt l'avoient cherché de tous les côtés, & fes filles dans l'im-

patience d'en avoir des nouvelles; étoient à leur porte pour s'en informer au premier qu'elles verroient. Comme il étoit monté ſur un magnifique cheval, & enveloppé d'un riche manteau, pouvoient-elles le reconnoître? Elles le prirent d'abord pour un homme qui venoit de ſa part, & la *Roſe* qu'elles apperçurent attachée au pommeau de la ſelle acheva de les tranquilliſer.

Lorſque ce pere affligé ſe trouva plus proche, elles le reconnurent. On ne ſongea qu'à lui témoigner la ſatisfaction qu'on avoit de le voir de retour en bonne ſanté. Mais la triſteſſe peinte ſur ſon viſage, & ſes yeux remplis de larmes qu'il s'efforçoit envain de retenir, changerent l'allegreſſe en inquiétude. Tous s'empreſſerent à lui demander le ſujet de ſa peine. Il ne répondit rien autre choſe, ſinon que de dire à la *Belle*

en lui présentant la *Rose* fatale ; *voilà ce que tu m'as demandé ; tu le payeras cher aussi bien que les autres.*

Je le savois bien, dit l'aînée ; *& j'assurois tout à l'heure qu'elle seroit la seule à qui vous apporteriez ce qu'elle demanderoit. Pour forcer la saison il n'a pas fallu donner moins que ce que vous auriez employé pour nous cinq ensemble. Cette* Rose, *selon les apparences, sera flétrie avant la fin du jour, n'importe à quelque prix que ce fût, vous avez voulu satisfaire l'heureuse* Belle.

Il est vrai, reprit tristement le pere, que *cette* Rose *me coûte cher, & plus cher que tous les ajustemens, que vous souhaitiez, n'auroient coûté. Ce n'est pas en argent ; & plut au Ciel que je l'eusse achetée de tout ce qui me reste de bien.*

Ce discours excita la curiosité

de ſes enfans, & fit évanouir la réſolution qu'il avoit priſe de ne pas réveler ſon avanture. Il leur apprit le mauvais ſuccès de ſon voyage, la peine qu'il avoit eue à courrir après une fortune chimérique, & tout ce qui s'étoit paſſé dans le Palais du Monſtre. Après cet éclairciſſement le deſeſpoir prit la place de l'eſpérance & de la joye.

Les filles voyant par ce coup de foudre tous leurs projets anéantis, pouſſerent des cris épouvantables: les freres plus courageux dirent réſolument qu'ils ne ſouffriroient point que leur pere retournât dans ce funeſte Château, qu'ils étoient aſſez courageux pourdélivrer la terre de cette horrible *Bête*, ſuppoſé qu'elle eut la témerité de le venir chercher. Le *bon-homme* quoique touché de leur affliction, leur défendit les violences, en diſant que puiſqu'il

avoit donné sa parole, il se donneroit la mort plutôt que d'y manquer.

Cependant ils chercherent des expédiens pour lui sauver la vie; ces jeunes gens remplis de courage & de vertu proposerent que l'un d'eux fût s'offrir au courroux de la *Bête*. Mais elle s'étoit expliquée positivement en disant qu'elle vouloit une des filles, & non pas un des garçons. Ces braves freres fâchés que leur bonne volonté ne put avoir son exécution, firent ce qu'ils purent, pour inspirer les mêmes sentimens à leurs sœurs. Mais leur jalousie contre la *Belle* étoit suffisante pour mettre un obstacle invincible à cette action héroïque.

Il n'est pas juste, dirent-elles, *que nous périssions d'une façon épouvantable, pour une faute dont nous ne sommes pas coupables. Ce seroit nous rendre les victimes de la Belle*,

à qui l'on ſeroit bien aiſe de nous ſacrifier ; mais le devoir n'exige pas de tels ſacrifices de nous. Voilà quel eſt le fruit de la modération, & des moralités perpetuelles de cette malheureuſe. Que ne demandoit elle comme nous des Nipes & des Bijoux? Si nous ne les avons pas eues, du moins il n'en a rien coûté pour les demander, & nous n'avons pas lieu de nous reprocher d'avoir expoſé la vie de notre pere par des demandes indiſcretes. Si par un déſintereſſement affecté, elle n'avoit pas voulu ſe diſtinguer, comme elle eſt en tout plus heureuſe que nous, il ſe ſeroit ſans doute trouvé aſſez d'argent pour la contenter. Mais il falloit que par un ſingulier caprice, elle fut la cauſe de tous nos malheurs. C'eſt elle qui nous les attire & c'eſt ſur nous, qu'on veut les faire rejaillir. Nous n'en ſerons pas les dupes. Elle les a cauſez, qu'elle y mette le remede.

La *Belle* à qui la douleur avoit presque ôté la connoissance, faisant taire ses sanglots & ses soupirs, dit à ses sœurs : *je suis coupable de ce malheur : c'est à moi seule de le réparer. J'avoue qu'il seroit injuste que vous souffrissiez de ma faute. Helas ! Elle est pourtant bien innocente. Pouvois-je prévoir que le désir d'avoir une* Rose *au milieu de l'Eté, devoit être punie par un tel supplice. Cette faute est faite : que je sois innocente ou coupable, il est juste que je l'expie. On ne peut l'imputer à d'autre. Je m'exposerai*, poursuivit-elle d'un ton ferme, *pour tirer mon pere de son fatal engagement. J'irai trouver la* Bête, *trop heureuse en mourant de conserver la vie à celui de qui je l'ai reçue, & de faire cesser vos murmures. Ne craignez pas que rien m'en puisse détourner. Mais de grace pendant ce mois donnez-moi le plaisir de ne plus entendre vos reproches.*

Tant de fermeté dans une fille de son âge les surprit beaucoup ; & ses freres qui l'aimoient tendrement furent touchés de sa résolution. Elle avoit pour eux des attentions infinies, & ils sentirent la perte qu'ils alloient faire. Mais il s'agissoit de sauver la vie d'un pere : ce pieux motif leur ferma la bouche, & très-persuadés que c'étoit une chose resolue, loin de penser à combattre un si généreux dessein, ils se contenterent de répandre des larmes, & de donner à leur sœur les louanges que méritoit sa noble résolution, d'autant plus grande que n'ayant que seize ans, elle avoit droit de regretter une vie, qu'elle vouloit sacrifier d'une façon si cruelle.

Le pere seul ne voulut pas consentir au dessein que prenoit sa fille cadette. Mais les autres insolemment lui reprocherent que

la *Belle* ſeule le touchoit, que malgré les malheurs dont elle étoit cauſe, il étoit fâché que ce ne fut pas une de ſes aînées qui payât ſon imprudence.

De ſi injuſtes diſcours le forcerent à ne plus inſiſter. D'ailleurs la *Belle* venoit de l'aſſurer que quand il n'accepteroit pas l'échange, elle le feroit malgré lui; puiſqu'elle iroit ſeule chercher la *Bête*, & qu'elle ſe perdroit ſans le ſauver. *Que ſait-on?* dit-elle, en s'efforçant de temoigner plus de tranquillité qu'elle n'en avoit, *peut-être que le ſort effroyable qui m'eſt deſtiné en cache un autre auſſi fortuné qu'il paroît terrible.*

Ses ſœurs, en l'entendant parler ainſi, ſourioient malicieuſement de cette chimerique penſée; elles étoient ravies de l'erreur dans laquelle elles la croioient. Mais le vieillard vaincu par toutes ſes raiſons, & ſe re-

souvenant d'une ancienne prédiction, par laquelle il avoit appris que cette fille lui devoit sauver la vie, & qu'elle seroit la source du bonheur de tout sa famille, cessa de s'opposer à la volonté de la *Belle*. Insensiblement on parla de leur départ comme d'une chose presqu'indifférente. C'étoit elle qui donnoit le ton à la conversation, & si dans leur présence elle paroissoit compter sur quelque chose d'heureux, ce n'étoit uniquement que pour consoler son pere & ses freres, & ne pas les allarmer davantage. Quoique mécontente de la conduite de ses sœurs à son égard, qui paroissoient comme impatientes de la voir partir, & qui trouvoient que le mois s'écouloit avec trop de lenteur, elle eut la générosité de leur partager tous les petits meubles, & les bijoux qu'elle avoit en sa disposition.

Elles reçurent avec joye cette nouvelle preuve de sa générosité, sans que leur haine fut adoucie. Une extrême joye s'empara de leurs cœurs, quand elles entendirent hennir le cheval envoyé, pour porter une sœur, que la noire jalousie ne leur faisoit pas trouver aimable. Le pere & les fils seuls affligés ne pouvoient tenir contre ce fatal moment, ils vouloient égorger le cheval, mais la *Belle* conservant toute sa tranquillité, leur remontra dans cette occasion tout le ridicule de ce dessein, & l'impossibilité de l'exécuter. Après avoir pris congé de ses freres, elle embrassa ses insensibles sœurs, en leur faisant un adieu si touchant qu'elle leur arracha quelques larmes, & qu'elles se crurent l'espace de quelques minutes presque autant affligées que leurs freres.

Pendant ces regrets courts &

tardifs, le *bon-homme* pressé par sa fille étant monté sur son cheval, elle se mit en croupe avec le même empressement, que s'il se fut agi d'un voyage fort agréable. L'animal parut plutôt voler que marcher. Cette extrême diligence ne l'incommoda point; l'allure de ce cheval singulier étoit si douce, que la *Belle* ne ressentit d'autre agitation que celle qui provenoit du souffle des Zephirs.

Envain sur sa route son pere cent fois lui fit offre de la mettre à terre, & d'aller seul retrouver la *Bête*. *Pense*, ma chere enfant, lui disoit-il, *qu'il est encore tems. Ce Monstre est plus épouventable que tu ne peux l'imaginer. Quelque ferme que soit ta résolution, je crains qu'elle ne manque à son aspect. Alors il sera trop tard, tu seras perdue, & nous perirons tous deux.*

Si j'allois chercher cette Bête terrible, reprenoit prudemment la Belle, *avec l'espérance d'être heureuse, il ne seroit pas impossible que cet espoir ne m'abandonnât en la voyant; mais comme je compte sur une mort prochaine, & que je la crois assurée, que m'importe que ce qui me la doit donner, soit agréable ou hideux.*

En s'entretenant ainsi la nuit vint, & le cheval ne marcha pas moins dans l'obscurité. Par le plus surprenant spectacle elle se dissipa tout d'un coup. Ce furent des fusées de toutes façons, des pots à feu, des moulinets, des soleils, des gerbes & tout ce que l'artifice peut inventer de plus beau qui vinrent frapper les yeux de nos deux voiageurs. Cette lumiere agréable & imprevue éclairant toute la forêt répandit dans l'air une douce chaleur, qui commençoit à devenir nécessaire, par

ce que le froid dans ce pays se fait sentir d'une façon plus piquante la nuit que le jour.

A la faveur de cette charmante clarté, le pere & la fille se trouverent dans l'avenue d'Orangers. Au moment qu'ils y furent, le feu d'artifice cessa. Sa lumiere fut remplacée par toutes les Statues lesquelles avoient dans leurs mains des flambeaux allumés. De plus des lampions sans nombre couvroient toute la façade du Palais : placés en cimétrie, ils formoient des lacs d'Amour ; & des chiffres couronnés, où l'on voyoit des doubles *L. L.* & des doubles B. B. En entrant dans la cour ils furent régalés d'une salve d'artillerie, qui se joignant au bruit de mille instrumens divers, tant doux que guerriers, firent une harmonie charmante.

Il faut, dit la *Belle* en raillant, *que la Bête soit bien affamée pour*

faire une telle réjouissance à l'arrivée de sa proye. Cependant malgré l'émotion que lui causoit l'approche d'un événement, qui selon l'apparence alloit lui devenir fatal, en donnant toute son attention à tant de magnificences qui se succedoient les unes aux autres, & lui présentoient le plus beau spectacle qu'elle eut jamais vû, elle ne put s'empecher de dire à son pere *que les préparatifs de sa mort étoient plus brillans que la pompe nuptial du plus grand Roi de la terre.*

Le cheval fut s'arrêter au bas du Perron. Elle en descendit légérement, & son pere, dès qu'il eut mit pied à terre, la conduisit par un vestibule au sallon dans lequel il avoit été si bien régalé. Ils y trouverent un grand feu, des bougies allumées, qui répandoient un parfum exquis, & de plus une table splendidement servie.

Le *bon-homme* au fait de la façon dont la *Bête* nourrissoit ses Hôtes, dit à sa fille que ce repas étoit d'estiné pour eux, qu'il étoit à propos d'en faire usage. La *Belle* n'en fit nulle difficulté, bien persuadée que cela n'avanceroit pas sa mort. Au contraire elle s'imagina que ce seroit faire connoître au Monstre le peu de répugnance qu'elle avoit eue de le venir trouver. Elle se flatta que sa franchise seroit capable de l'adoucir, & même que son avanture pourroit être moins triste qu'elle ne l'avoit apprehendé d'abord. Cette *Bête* épouvantable, dont on l'avoit menacée, ne se montroit point: tout dans le Palais respiroit la joye & la magnificence. Il paroissoit que son arrivée l'avoit fait naître, & il n'étoit pas vraisemblable qu'elle fut les apprêts d'une Pompe funebre.

Son esperance ne dura guéres.

Le

Le Monſtre ſe fit entendre. Un brut effroyable, cauſé par le poids énorme de ſon corps, par le cliquetis terrible de ſes écailles, & par des hurlemens affreux annonça ſon arrivée. La terreur s'empara de la *Belle*. Le vieillard en embraſſant ſa fille pouſſa des cris perçans. Mais devenue dans un inſtant maîtreſſe de ſes ſens, elle ſe remit de ſon agitation. En voyant approcher la *Bête*, qu'elle ne peut enviſager ſans frémir en elle-même, elle avança d'un pas ferme, & d'un air modeſte ſalua fort reſpectueuſement la *Bête*. Cette démarche plut au Monſtre. Après l'avoir conſidérée d'un ton qui ſans avoir l'air courroucé pouvoit inſpirer de la terreur aux plus hardis, il dit au vieillard *bon ſoir*, *bon-homme*, & ſe retournant vers la *Belle*, il lui dit pareillement *bon ſoir*, *la Belle*.

Le vieillard, toujours appre-

tendant qu'il n'arrivât quelque chose de sinistre à sa fille, n'eut pas la force de répondre. Mais la *Belle* sans s'émouvoir, & d'une voix douce & assurée lui dit *bon soir, la Bête. Venez-vous ici volontairement*, reprit la Bête, *& consentez-vous à laisser partir votre pere sans le suivre?* La Belle lui répondit qu'elle n'avoit pas eu d'autres intentions. *Eh! que croyez-vous que vous deviendrez après son départ? Ce qui vous plaira*, dit-elle, *ma vie est en votre disposition, & je me soumets aveuglément à ce que vous ordonnerez de mon sort.*

Votre docilité me satisfait, reprit la Bête, *& puisqu'il est ainsi qu'on ne vous a point amenée par force, vous resterez avec moi. Quant à toi, bon-homme*, dit-elle au Marchand, *tu partiras demain au lever du Soleil, la cloche t'avertira; ne tarde pas après ton dé-*

jeuné; le même cheval te conduira chez toi. Mais, ajouta-t-elle, *quand tu seras au milieu de ta famille, ne songes pas à revoir mon Palais, & souviens-toi qu'il t'est interdit pour toujours. Vous*, la Belle, continua le Monstre, en s'adressant à elle, *conduisez votre pere dans la Garderobe prochaine, choisissez-y tout ce que l'un & l'autre croirez pouvoir faire plaisir à vos freres & à vos sœurs. Vous trouverez deux malles : emplissez-les. Il est juste que vous leur envoyiez quelque chose d'un assez grand prix pour les obliger à se souvenir de vous.*

Malgré la libéralité du Monstre, le prochain départ du pere touchoit sensiblement la *Belle*, & lui causoit un chagrin extrême; cependant elle se mit en devoir d'obéir à la *Bête*, qui les quitta après leur avoir dit, comme elle avoit fait en entrant, *bon soir, la Belle, bon soir, bon-homme.*

Lorſqu'ils furent ſeuls, le bon-homme en embraſſant ſa fille ne ceſſa de pleurer. L'idée qu'il alloit la laiſſer avec le Monſtre étoit pour lui le plus cruel des ſupplices. Il ſe repentoit de l'avoir conduite en ce lieu; les portes étoient ouvertes, il eût voulut la ramener; mais la *Belle* lui fit connoître les dangers & les ſuites du deſſein qu'il prenoit.

Ils entrerent dans la Garde-robe qui leur étoit indiquée. Ils furent ſurpris des richeſſes qu'ils y trouverent. Elle étoit remplie d'ajuſtemens ſi ſuperbes, qu'une Reine n'eût pû ſouhaiter rien de plus beau, ni d'un meilleur goût. Jamais boutique ne fut mieux aſſortie.

Lorſque la *Belle* eut choiſi les parures qu'elle crut lesplus convenables, non à la ſituation préſente de ſa famille, mais proportionnée aux richeſſes & à la libé-

ralité de la *Bête* qui lui faiſoit ces dons, elle ouvrit une armoire dont la porte étoit de criſtal de roche montée en or. A l'aſpect d'un ſi magnifique dehors, quoiqu'elle dût s'attendre à trouver un tréſor rare & précieux, elle vit un amas de pierreries de toute eſpece dont à peine ſes yeux purent ſupporter l'éclat. La *Belle* par un eſprit de ſoumiſſion en prit ſans ménagement une quantité prodigieuſe, qu'elle aſſortit des mieux à chacun des lots qu'elle avoit faits.

A l'ouverture de la derniere armoire, qui n'étoit autre choſe qu'un Cabinet rempli de pieces d'or, elle changea de deſſein. *Je penſe*, dit-elle à ſon pere, *qu'il ſeroit plus à propos de vuider ces malles, & de les remplir d'eſpeces; vous en donnerez à vos enfans ce qu'il vous plaira. Par ce moyen vous ne ſerez pas obligé d'avoir perſonne dans votre ſecret, & vos*

richesses seront à vous sans danger. L'avantage que vous tireriez des pierreries, quoique le prix en soit beaucoup plus considérable, ne pourroit jamais vous être si commode. Pour en jouir vous seriez forcé de les vendre, & de les confier à des personnes, qui ne jetteroient sur vous que des yeux d'envie. Votre confiance même vous deviendroit peut-être fatale; & des pieces d'or monnoyé vous mettront, continua-t-elle, *à l'abri de tout fâcheux événement, en vous donnant la facilité d'acquérir des terres, des maisons, & d'acheter des meubles précieux, des bijoux, & des pierreries.*

Le pere approuva sa pensée. Mais voulant porter à ses filles des parures & des ajustemens, pour faire place à l'or qu'il vouloit prendre, il ôta des malles ce qu'il avoit choisi pour son usage. La grande quantité d'especes, à

qu'il y mit, ne les remplissoit point. Elles étoient composées de plis, qui se relâchoient à mesure. Il trouva de la place pour ses bijoux qu'il avoit ôtés, & ces malles enfin contenoient plus qu'il ne vouloit.

Tant d'especes, disoit-il à sa fille, *me mettront en état de vendre mes pierreries à ma commodité. Suivant ton conseil je cacherai mes richesses à tout le monde, & même à mes enfans. S'ils me savoient aussi riche que je le vas être, ils me tourmenteroient pour abandonner la vie champêtre, qui cependant est la seule où j'ai trouvé de la douceur, & où je n'ai pas éprouvé la perfidie des faux amis dont le monde est rempli.* Mais les malles étoient d'une si grande pesanteur qu'un Eléphant eût succombé sous le poids, & l'espoir dont il venoit de se repaître lui parut comme un songe & rien

de plus. *La Bête s'est moquée de nous*, dit-il, *elle a feint de me donner des biens qu'elle me mets dans l'impossibilité d'emporter.*

Suspendez votre jugement, répondit la Belle, *vous n'avez point provoqué sa libéralité par aucune demande indiscrete, ni par aucuns regards avides & intéressés. La raillerie seroit fade. Je pense, puisque le Monstre vous a prévenu, qu'il trouvera bien le moyen de vous en faire jouir. Nous n'avons qu'à fermer les malles, & les laisser ici. Apparemment qu'il sait par quelle voiture vous les envoyer.*

On ne pouvoit penser plus prudemment. Le *bon-homme* se conformant à cet avis r'entra dans le sallon avec sa fille. Assis l'un & l'autre sur un Sopha ils virent dans un instant le déjeuné servi. Le pere mangea de meilleur appétit qu'il n'avoit fait le soir précédent. Ce qui venoit de se passer dimi-

nuoit son déseſpoir & faiſoit renaître ſa confiance. Il ſeroit parti ſans chagrin, ſi la *Bête* n'eût point eu la cruauté de lui faire entendre qu'il ne ſongeât plus à revoir ſon Palais, & qu'il falloit qu'il dit à ſa fille un éternel adieu. On ne connoît de mal ſans reméde que celui de la mort. Le *bon-homme* ne fut point abſolument frappé de cet arrêt. Il ſe flattoit qu'il ne ſeroit pas irrévocable, & cette eſpérance le fit partir aſſez content de ſon hôte.

La *Belle* n'étoit pas ſi ſatisfaite: Peu perſuadée qu'un heureux avenir lui fût préparé, elle appréhendoit que les riches préſens dont le Monſtre combloit ſa famille ne fuſſent le prix de ſa vie, & qu'il ne la dévorât auſſitôt qu'il ſeroit ſeul avec elle : du moins elle craignoit qu'une éternelle priſon ne lui fût deſtinée, & qu'elle n'eût pour unique compagnie



qu'une épouvantable *Bête*.

Cette réflexion la plongea dans une profonde réverie ; mais un second coup de cloche les avertit qu'il étoit tems de se séparer. Ils descendirent dans la cour, où le pere trouva deux chevaux, l'un chargé de deux malles, & l'autre uniquement destiné pour lui. Ce dernier, couvert d'un bon manteau, & la selle garnie de deux Bourses remplies de rafraîchissemens, étoit le même qu'il avoit déja monté. De si grandes attentions, de la part de la *Bête*, alloient encore fournir matière à la conversation ; mais les chevaux hanissant & grattant du pied, firent connoître qu'il étoit tems de se séparer.

Le Marchand, de peur d'irriter la *Bête* par son retardement, fit à sa fille un éternel adieu. Les deux chevaux partirent plus vîte que le vent, & cette *Belle* dans

un inftant les perdit de vue. Elle remonta toute en pleurs dans la chambre qui devoit être la fienne, où pendant quelques momens elle fit les plus triftes réflexions.

Cependant le fommeil l'accablant, elle voulut chercher un repos que depuis plus d'un mois elle avoit perdu. N'ayant rien de mieux à faire, elle alloit fe coucher, lorfqu'elle apperçut fur fa table de nuit une prife de chocolat préparée. Elle la prit toute endormie, & fes yeux s'étant prefque auffi tôt fermés, elle tomba dans un fommeil tranquille, que depuis le moment qu'elle avoit reçu la *Rofe fatale* elle avoit entiérement inconnu.

Pendant fon fommeil, elle rêva qu'elle étoit au bord d'un canal à perte de vue, dont les deux côtés étoient ornés de deux rangs d'Orangers, & des Mirthes fleu-

ris d'une hauteur prodigieuſe, où toute occupée de ſa triſte ſituation, elle déploroit l'infortune qui la condamnoit à paſſer ſes jours en ce lieu, ſans eſpoir d'en ſortir.

Un jeune homme beau, comme on dépeint l'Amour, d'une voix qui lui portoit au cœur lui dit : *Ne crois pas*, la Belle, *être ſi malheureuſe que tu le parois. C'eſt dans ces lieux que tu dois recevoir la récompenſe qu'on t'a refuſée injuſtement par tout ailleurs. Fais agir ta pénétration pour me démêler des apparences, qui me deguiſent. Juge, en me voyant, ſi ma compagnie eſt mépriſable, & ne doit pas être préférée à celle d'une famille indigne de toi. Souhaite ; tous tes déſirs ſeront remplis. Je t'aime tendrement ; ſeule, tu peux faire mon bonheur en faiſant le tien. Ne te démens jamais. Etant par les qualités de ton ame autant au*

dessus des autres femmes ; que tu leur est supérieure en beauté, nous seront parfaitement heureux.

Ensuite ce Phantôme si charmant lui parut à ses genoux joindre aux plus flatteuses promesses les discours les plus tendres. Il la pressoit dans les termes les plus vifs de consentir à son bonheur, & l'assuroit qu'elle en étoit entiérement la maîtresse.

Que puis-je faire ? lui dit-elle avec empressement. *Suis les seuls mouvemens de la reconnoissance,* répondit-il, *ne consulte point tes yeux, & sur-tout ne m'abandonne pas, & me tire de l'affreuse peine que j'endure.*

Après ce premier rêve elle crut être dans un cabinet magnifique avec une Dame dont l'air majestueux & la beauté surprenante firent naître en son cœur un respect profond. Cette Dame d'un façon caressante lui dit, *charmante Belle,*

ne regrette point ce que tu viens de quitter. Un ſort plus illuſtre t'attend ; mais ſi tu veux le mériter, garde-toi de te laiſſer ſéduire par les apparences. Son ſommeil dura plus de cinq heures, pendant leſquelles elle vit le jeune homme en cent endroits différens, & de cent différentes façons.

Tantôt il lui donnoit une fête galante, tantôt il lui faiſoit les proteſtations les plus tendres. Que ſon ſommeil fut agréable ! Elle eût déſiré le prolonger ; mais ſes yeux ouverts à la lumiere, ne purent ſe refermer, & la *Belle* crut n'avoir eu que le plaiſir d'un ſonge.

Une pendule qui ſonna douze heures en répétant douze fois ſon nom en muſique, l'obligea de ſe lever. Elle vit d'abord une toilette garnie de tout ce qui peut être néceſſaire aux Dames. Après s'être parée avec une ſorte de plaiſir, dont elle ne devinoit pas la

cause, elle passa dans le sallon, où son dîné venoit d'être servi.

Quand on mange seul, un repas est bien-tôt pris. De retour dans sa chambre elle se jetta sur un sopha; le jeune homme auquel elle avoit rêvé vint se présenter à sa pensée. *Je puis faire ton bonheur*, m'a-t-il dit. *Apparemment que l'horrible Bête, qui paroît commander ici, le retient en prison. Comment l'en tirer!* On m'a répété de ne pas m'en rapporter aux apparences. *Je n'y comprend rien; mais que je suis folle! Je m'amuse à chercher des raisons pour expliquer une illusion, que le sommeil a formée & que le réveil a détruite. Je n'y dois point faire attention. Il ne faut m'occuper que de mon sort présent, & chercher des amusemens, qui m'empêchent de succomber à l'ennui.*

Quelque tems après elle se mit à parcourir les nombreux appar-

temens du Palais. Elle en fut enchantée, n'ayant jamais rien vû de si beau. Le premier dans lequel elle entra, fut un grand cabinet de glaces. Elle s'y voyoit de toutes parts. D'abord un brasselet, pendant à une girandole, vint lui frapper la vue. Elle y trouva le portrait du beau Cavalier, tel qu'elle avoit crut le voir en dormant. Comment eût-elle pû le méconnoître ? Ses traits étoient déja trop fortement gravés dans son esprit, & peût-être dans son cœur. Avec une joye empressée elle mit ce brasselet à son bras, sans réfléchir si cette action étoit convenable.

De ce cabinet ayant passé dans une galerie remplie de peintures, elle y retrouva le même portrait de grandeur naturelle, qui sembloit la regarder avec une si tendre attention, qu'elle en rougit, comme si cette peinture eût été

ce qu'elle représentoit, ou qu'elle eût eû des témoins de sa pensée.

Continuant sa promenade ; elle se trouva dans une salle remplie de différens instrumens. Sachant jouer de presque tous, elle en essaya plusieurs, préferant le Clavecin aux autres, parce qu'il accompagnoit mieux sa voix. De cette salle elle entra dans une autre galerie que celle des peintures. Elle contenoit une Bibliothéque immense. Elle aimoit à s'instruire, & depuis son séjour à la campagne elle avoit été privée de cette douceur. Son pere par le dérangement de ses affaires s'é- [illegible] forcé de vendre ses livres. Son grand goût [illegible], lecture pouvoit aisément se satisfaire dans ce lieu, & la garantir de l'ennui de la solitude. Le jour se passa sans qu'elle pût tout voir. Aux approches de la nuit tous les appartemens furent éclairés de

bougies parfumées, mises dans des lustres ou transparens ou de différentes couleurs, & non de cristal, mais de diamans & de rubis.

A l'heure ordinaire la *Belle* trouva son soupé servi avec la même délicatesse & avec la même propreté. Nulle figure humaine ne se présenta devant elle; son pere l'avoit prévenue qu'elle seroit seule. Cette solitude commençoit à ne lui plus faire de peine, quand la *Bête* se fit entendre à ses oreilles. Ne s'étant point encore trouvée seule avec elle, ignorant comment cette entrevue alloit se passer, craignant même qu'elle ne vînt la dévorer, pouvoit-elle ne pas trembler? Mais à l'arrivée de la *Bête* qui dans son abord ne montra rien de furieux, ses frayeurs se dissiperent. Ce monstrueux colosse lui dit grossiérement, *bon soir, la Belle*; elle lui

tendit son salut dans les mêmes termes, avec un air doux, mais un peu tremblant.

Entre les différentes questions que ce Monstre lui fit, il lui demanda comment elle s'étoit amusée. La *Belle* lui répondit : *j'ai passé la journée à visiter votre Palais, mais il est si vaste, que je n'ai pas eû le tems de voir tous les appartemens, & les beautés qu'ils contiennent.* La *Bête* lui demanda : *croyez-vous pouvoir vous accoutumer ici ?* Cette fille poliment lui répondit que sans peine elle vivroit dans un si beau séjour. Après une heure de conversation sur le même sujet, la *Belle* au travers de sa voix épouvantable distinguoit aisément que c'étoit un ton forcé par les organes, & que la *Bête* panchoit plus vers la stupidité que vers la fureur. Elle lui demanda sans détour si elle vouloit la laisser coucher avec elle. A

cette demande imprévue ses craintes se renouvellerent, & poussant un cri terrible, elle ne put s'empêcher de dire : *Ah Ciel! je suis perdue.*

Nullement, reprit tranquillement la Bête. *Mais sans vous effrayer répondez comme il faut. Dites précisément oui ou non.* La *Belle* lui répondit en tremblant : *non, la Bête. Eh bien puisque vous ne voulez pas*, repartit le Monstre docile, *je m'en vais. Bon soir, la Belle. Bon soir, la Bête*, dit avec une grande satisfaction cette fille effrayée. Extrêmement contente de n'avoir pas de violence à craindre, elle se coucha tranquillement, & s'endormit. Aussi-tôt son cher *Inconnu* revint à son esprit. Il parut lui dire tendrement : *que j'ai de joye de vous revoir*, ma chere Belle, *mais que votre rigueur me cause de maux! Je connois qu'il faut m'attendre*

d'être long-tems malheureux. Ses idées changerent d'objet, il lui sembloit que ce jeune homme lui présentoit une Couronne, le sommeil la lui faisoit voir de cent façons différentes. Quelquefois il lui paroissoit être à ses pieds tantôt s'abandonnant à la joye la plus excessive, tantôt répandant un torrent de larmes, dont elle étoit touchée jusqu'au fond de l'ame. Ce mélange de joye & de tristesse dura toute la nuit. A son réveil ayant l'imagination frappée de ce cher objet, elle chercha son portrait pour le confronter encore, & pour voir si elle ne s'étoit point trompée. Elle courut à la galerie des peintures, où elle le reconnut encore mieux. Quelle fut de tems à l'admirer! mais ayant honte de sa foiblesse, elle se contenta de regarder celui qu'elle avoit au bras.

Cependant pour mettre fin à

ses tendres réflexions, elle descendit dans les jardins, le beau-tems l'invitoit à la promenade, ses yeux furent enchantés, ils n'avoient jamais rien vû de si beau dans la nature. Les bosquets étoient ornés de Statues admirables & de jets d'eau sans nombre, qui rafraîchissoient l'air, & dont l'extrême hauteur les faisoit presque perdre de vue. . . . .

Ce qui la surprit le plus, c'est qu'elle y reconnut les lieux, où dans son sommeil elle avoit rêvé voir l'*Inconnu*. Sur-tout à la vue du grand canal bordé d'Orangers & de Mirthes, elle ne sut que penser de ce songe qui ne lui paroissoit plus une fiction. Elle crut en trouver l'explication en s'imaginant que la *Bête* retenoit quelqu'un dans son Palais. Elle résolut de s'en éclaicir dès le soir même, & de le demander au Monstre dont elle s'attendoit d'avoir

une viſite à l'heure ordinaire. Autant que ſes forces le lui permirent, elle ſe promena le reſte du jour, ſans pouvoir encore tout conſidérer.

Les appartemens qu'elle n'avoit pû voir la veille, ne méritoient pas moins ſes regards que les autres. Outre les inſtrumens & les curioſités, dont elle étoit environnée, elle trouva dans un autre cabinet de quoi s'occuper. Il étoit garni de bources, de navettes pour faire des nœuds, de ciſeaux à découper, d'atteliers montés pour toute ſorte d'ouvrages, tout enfin s'y trouvoit. Une [illegible] ce charmant cabinet lui fit voir une ſuperbe galerie, d'où l'on découvroit le plus beau pays du monde.

Dans cette galerie on avoit eu ſoin de placer une voliere remplie d'oiſeaux rares, qui tous à l'arrivée de la *Belle* formerent un

concert admirable. Ils vinrent auſſi ſe placer ſur ſes épaules, & c'étoit entre ces tendres Animaux à qui l'approcheroit de plus près. *Aimables priſonniers*, leur dit-elle, *je vous trouve charmans, & je ſuis mortifiée que vous ſoyez ſi loin de mon appartement, j'aurois ſouvent le plaiſir de vous entendre.*

Quelle fut ſa ſurpriſe, quand en diſant ces mots elle ouvrit une porte, & qu'elle ſe trouva dans ſa chambre, qu'elle croyoit éloignée de cette belle galerie, dans laquelle elle n'étoit arrivée qu'en tournant, & par une enfilade d'appartemens qui compoſoient ce Pavillon. Le chaſſis qui [illegible] empêchée de s'appercevoir du voiſinage des Oiſeaux, s'ouvroit, & étoit très-commode pour en empêcher le bruit, quand on n'avoit pas envie de les entendre.

La *Belle* continuant ſa route, apperçut une autre troupe emplumée,

mée ; c'étoit des Perroquets de toutes les especes & de toutes les couleurs. Tous en sa présence se mirent à caqueter. L'un lui disoit *bon jour* : l'autre lui demandoit à *déjeuner*, un troisieme plus galant la prioit de le *baiser*. Plusieurs chantoient des Airs d'Opera, d'autres déclamoient des Vers composés par les meilleurs Auteurs, & tous s'offroient à l'amuser. Ils étoient aussi doux, aussi caressans, que les habitans de la voliere. Leur présence lui fit un vrai plaisir. Elle fut fort aise de trouver à qui parler. Car le silence pour elle n'étoit pas un bonheur. Elle en interrogea plusieurs, qui lui répondirent en bêtes fort spirituelles. Elle en choisit un qui lui plut davantage. Les autres jaloux de cette préférence, se plaignirent douloureusement. Elle les appaisa par quelques caresses, & par la per-

miſſion qu'elle leur donna de venir la voir quand ils voudroient.

Peu loin de cet endroit elle vit une nombreuſe troupe de Singes de toutes les tailles, des gros, des petits, des ſapajoux, des Singes à faces humaines, d'autres à barbe bleue, verte, noire, ou aurore.

Ils vinrent au-devant d'elle à l'entrée de leur appartement, où le haſard l'avoit conduite. Ils lui firent des révérences accompagnées de cabrioles ſans nombre, & lui témoignerent par leurs geſtes, combien ils étoient ſenſibles à l'honneur qu'elle leur faiſoit. Pour en célébrer la fête, ils danſerent ſur la corde. Ils voltigerent avec une adreſſe & une légereté ſans exemple. La *Belle* étoit fort ſatisfaite des Singes, mais elle n'étoit pas contente de ne rien trouver, qui lui donnât des nouvelles du bel *Inconnu*. Perdant l'eſpoir d'en avoir, regar-

dant ſon rêve comme une chimére, elle faiſoit ce qu'elle pouvoit pour l'oublier, & ſes efforts étoient vains. Elle flatta les Singes, & dit en les careſſant qu'elle ſouhaiteroit en avoir quelques-uns, qui la vouluſſent ſuivre pour lui tenir compagnie.

A l'inſtant deux grandes *Guenons* vêtues en habit de Cour, qui ſembloient n'attendre que ſes ordres, ſe vinrent gravement placer à ſes côtés. Deux petits Singes éveillés prirent ſa robbe, & lui ſervirent de Pages. Un Magot plaiſant, mis en *Seignor Eſcudero*, lui préſenta ſa patte proprement gantée. Accompagnée de ce ſingulier cortége, la *Belle* alla prendre ſon repas : tant qu'il dura, les Oiſeaux ſiflerent comme des inſtrumens & accompagnerent avec juſteſſe la voix des Perroquets, qui chanterent les airs les plusbeaux, & les plus à la mode.

Pendant ce concert, les Singes qui s'étoient donné le droit de ſervir la *Belle*, ayant dans un inſtant reglé leurs rangs & leurs charges, en commencerent les fonctions, & la ſervirent en cérémonie, avec l'adreſſe & le reſpect dont les Reines ſont ſervies par leurs Officiers.

Au ſortir de table, une autre troupe voulut la régaler d'un ſpectacle nouveau. C'étoient des eſpeces de Comédiens qui jouerent une Tragedie de la façon la plus rare. Ces *Seignor Singes*, & *Seignora Guenons* en habits de Théatre couverts de broderie, de perles; & de diamans, faiſoient des geſtes convenables aux paroles de leurs rôles, que les Perroquets prononçoient fort diſtinctement & fort à propos, en ſorte qu'il failloit être ſûr que ces Oiſeaux fuſſent cachés ſous la perruque des uns, & ſous la mante des

autres, pour s'appercevoir que ces Comédiens de nouvelle fabrique ne parloient pas de leur crû. La piece sembloit être faite exprès pour les acteurs, & la *Belle* en fut enchantée. A la fin de cette Tragedie, un d'entre eux vint faire à la *Belle* un très-beau compliment, & la remercia de l'indulgence avec laquelle elle les avoit entendus. Il ne resta de Singes, que ceux de sa maison, & destinés à l'amuser.

Après son soupé, la *Bête* vint comme à l'ordinaire, lui faire visite, & après les mêmes questions, & les mêmes réponses, la conversation finit par un *bon soir, la Belle*. Les *Guenons*, Dames d'atours, deshabillerent leur maîtresse, la mirent au lit, & eurent l'attention d'ouvrir la fenêtre de la voliere, pour que les Oiseaux par un chant moins éclatant que celui du jour, provoquassent le

ſommeil, & aſſoupiſſant les ſens, lui donnaſſent le plaiſir de revoir ſon aimable Amant.

Pluſieurs jours ſe paſſerent ſans qu'elle s'ennuyât. Chaques momens étoient marqués par de nouveaux plaiſirs. Les Singes en trois ou quatre leçons eurent l'induſtrie de dreſſer chacun un Perroquet, qui, lui ſervant d'interprête, répondoit à la *Belle*, avec autant de promptitude & de juſteſſe, que les Singes en avoient à leurs geſtes. Enfin la *Belle* ne trouvoit de fâcheux, que d'être obligée de ſoutenir tous les ſoirs la préſence de la *Bête*, dont les viſites étoient courtes. Et c'étoit ſans doute par ſon moyen qu'elle avoit tous les plaiſirs imaginables.

La douceur de ce Monſtre inſpiroit quelquefois à la *Belle*, le deſſein de lui demander quelque éclairciſſement au ſujet de celui qu'elle voyoit en ſonge. Mais ſuf-

fisamment informée qu'il étoit amoureux d'elle, & craignant par cette demande de lui causer de la jalousie, elle se tut par prudence, & n'osa satisfaire sa curiosité.

A plusieurs reprises elle avoit visité tous les appartemens de ce Palais enchanté; mais on revoit volontiers des choses rares, curieuses & riches. La *Belle* porta ses pas dans un grand sallon, qu'elle n'avoit vû qu'une fois. Cette piéce étoit percée de quatre fenêtres de chaque côté; deux étoient seulement ouvertes, & n'y donnoient qu'un jour sombre. La *Belle* voulut lui donner plus de clarté. Mais au lieu du jour qu'elle croyoit y faire entrer, elle ne trouva qu'une ouverture, qui donnoit sur un endroit fermé. Ce lieu, quoique spacieux lui parut obscur, & ses yeux ne purent appercevoir qu'une lueur éloignée, qui ne sembloit venir à

elle qu'au travers d'un crêpe extrêmement épais. En rêvant à quoi ce lieu pouvoit être destiné, une vive clarté vint tout d'un coup l'éblouir. On leva la toile, & la *Belle* découvrit un Théatre des mieux illuminé. Sur les gradins, & dans les loges elle vit tout ce que l'on peut voir de mieux fait & de plus beau dans l'un & l'autre sexe.

A l'instant une douce symphonie, qui commença de se faire entendre, ne cessa que pour donner à d'autres Acteurs, que des Comédiens Singes & Perroquets, la liberté de répresenter une très-belle Tragedie, suivie d'une petite Piéce, qui dans son genre égaloit la premiere. La *Belle* aimoit les spectacles. C'étoit le seul plaisir qu'en quittant la ville elle eût regretté. Curieuse de voir de quelle étoffe étoit le tapis de la loge voisine de la sien-

ne, elle en fut empêchée par une glace qui les séparoit, ce qui lui fit connoître que ce qu'elle avoit cru réel, n'étoit qu'un artifice, qui par le moyen de ce cristal réfléchissoit les objets, & les lui renvoyoit de dessus le Théâtre de la plus belle ville du monde. C'est le chef-d'œuvre de l'Optique de faire réverberer de si loin.

Après la Comédie elle demeura quelque tems dans sa loge pour voir sortir le beau-monde. L'obscurité qui se répandit dans ce lieu, l'obligea de porter ailleurs ses réflexions. Contente de cette découverte, dont elle se promettoit de faire un usage fréquent, elle descendit dans les jardins. Les prodiges commençoient à lui devenir familiers, elle sentoit avec plaisir qu'il ne s'en faisoit qu'à son avantage & pour lui procurer de l'agrément.

Après souper la *Bête* à son or-

dinaire vint lui demander ce qu'elle avoit fait dans la journée. La *Belle* lui rendit un compte exact de tous ses amusemens, en lui disant qu'elle avoit été à la Comédie. *Est-ce que vous l'aimez?* lui dit le lourd Animal. *Souhaitez tout ce qu'il vous plaira, vous l'aurez: vous êtes bien jolie.* La *Belle* sourit intérieurement de cette façon grossiere de lui faire des honnêtetés; mais ce qui ne la fit point rire, ce fut la question ordinaire; *Si vous voulez que je couche avec vous*, fit cesser sa bonne humeur. Elle fut quitte pour répondre, non: cependant sa docilité dans cette derniere entrevue ne la rassura point. La *Belle* en fut allarmée. *Qu'est-ce que tout ceci deviendra?* disoit-elle en elle-même. *La demande qu'il me fait à chaque fois, si* JE VEUX COUCHER AVEC LUI, *me prouve qu'il persiste toujours en son amour; ses bienfaits me*

le confirment. Mais quoiqu'il ne s'obstine pas dans ses demandes, & qu'il ne temoigne aucun ressentiment de mes refus, qui me répondra qu'il ne s'impatientera pas, & que ma mort n'en sera point le prix?

Ces réflexions la rendirent si rêveuse, qu'il étoit presque jour quand elle se mit au lit. Son *Inconnu*, qui n'attendoit que ce moment pour paroître, lui fit de tendres reproches de son retardement. Il la trouva triste, rêveuse, & lui demanda ce qui pouvoit lui déplaire en ce lieu. Elle lui répondit que rien ne lui déplaisoit que le Monstre. Elle le voyoit tous les soirs : elle s'y seroit accoutumée, mais il étoit amoureux d'elle, & cet amour lui faisoit appréhender quelque violence. *Par le sot compliment qu'il me fait, je juge qu'il voudra que je l'épouse : me conseilleriez-vous,*

dit la Belle à ſon *Inconnu*, *de le ſatisfaire? Hélas! quand il ſeroit auſſi charmant qu'il eſt affreux, vous avez rendu l'entrée de mon cœur inacceſſible pour lui comme pour tout autre, & je ne rougis point d'avouer que je ne puis aimer que vous.* Un aveu ſi charmant ne fit que le flatter : Il n'y répondit qu'en diſant, *aime qui t'aime, ne te laiſſe point ſurprendre aux apparences, & tire-moi de priſon.* Ce diſcours répété continuellement ſans aucune autre explication mit la *Belle* dans une peine infinie. *Comment voulez-vous que je faſſe?* lui dit-elle, *je voudrois à quelque prix que ce fût vous rendre la liberté; mais cette bonne volonté m'eſt inutile, tant que vous ne me fournirez pas les moyens de la mettre en pratique.*

L'*Inconnu* lui répondit, mais ce fut d'une façon ſi confuſe, qu'elle n'y comprenoit rien. Il lui

paſſoit mille extravagances devant les yeux. Elle voyoit le Monſtre ſur un Trône tout brillant de pierreries, qui l'appelloit, & l'invitoit de ſe mettre à ſes côtés. Un moment après l'*Inconnu* l'en faiſoit précipitamment deſcendre, & ſe mettoit en ſa place. La *Bête* reprenant l'avantage, l'*Inconnu* diſparoiſſoit à ſon tour. On lui parloit au travers d'un voile noir, qui lui changeoit la voix & la rendoit effroyable.

Tout le tems de ſon ſommeil ſe paſſa de la ſorte; & malgré l'agitation qu'il lui cauſoit, elle trouva cependant qu'il finiſſoit trop tôt pour elle, puiſque ſon reveil la privoit de l'objet de ſa tendreſſe. Au ſortir de ſa toilette, différens Ouvrages, les Livres, les Animaux l'occuperent juſques à l'heure de la Comédie. Il étoit tems qu'elle s'y rendît. Mais elle n'étoit plus au même Théâtre,

c'étoit celui de l'Opéra, qui commença dès qu'elle fut placée. Le ſpectacle étoit magnifique; & les ſpectateurs ne l'étoient pas moins. Les glaces lui repréſentoient diſtinctement juſqu'au plus petit habillement du Parterre. Ravie de voir des figures humaines, dont pluſieurs étoient de ſa connoiſſance, ç'eût été pour elle un grand plaiſir de leur parler & de s'en faire entendre.

Plus ſatisfaite de cette journée que de la précédente, le reſte fut ſemblable à ce qui s'étoit paſſé depuis qu'elle étoit dans ce Palais. La *Bête* vint le ſoir; après ſa viſite elle ſe retira comme à l'ordinaire. La nuit fut pareille aux autres, je veux dire, remplie de ſonges agréables. A ſon reveil elle trouva le même nombre de domeſtiques pour la ſervir. Après ſon diné ſes occupations furent différentes.

Le jour précédent en ouvrant une autre fenêtre, elle s'étoit trouvée à l'Opéra; pour diversifier ses amusemens, elle en ouvrit une troisiéme qui lui procura les plaisirs de la Foire *saint Germain*, bien plus brillante alors qu'elle ne l'est aujourd'hui. Mais comme ce n'étoit pas l'heure où la bonne compagnie se présentoit, elle eut le tems de tout voir & de tout examiner. Elle y vit les curiosités les plus rares, les productions extraordinaires de la Nature, les Ouvrages de l'Art: les plus petites bagatelles lui tomberent sous les yeux. Les Marionnettes même ne furent pas, en attendant mieux, un amusement indigne d'elle. *L'Opéra-Comique* étoit dans sa splendeur. La *Belle* en fut très-contente.

Au sortir de ce spectacle elle vit toutes les personnes du bon air se promener dans les bouti-

ques des Marchands. Elle y reconnut des joueurs de profeſſion, qui ſe rendoient en ce lieu, comme à leur attelier. Elle en remarqua qui perdant leur argent par le ſavoir-faire de ceux contre leſquels ils jouoient, ſortoient avec des contenances moins joyeuſes que celles qu'ils avoient en y entrant. Les joueurs prudens, qui ne mettent point leur fortune au hazard du jeu, & qui jouent pour faire profiter leur talent, ne purent cacher à la *Belle* leur tours d'adreſſe. Elle eût voulu avertir les parties ſouffrantes du tort qu'on leur faiſoit, mais éloignée d'eux de plus de mille lieues, elle ne le pouvoit pas. Elle entendoit & remarquoit tout très-diſtinctement, ſans qu'il lui fût poſſible de leur faire entendre ſa voix, ni même d'en être apperçue. Les reflects qui portoient juſqu'à elle ce qu'elle voyoit, & ce

qu'elle entendoit, n'étoient pas assez parfaits pour rétrograder de même. Elle étoit placée au-dessus de l'air & du vent, tout arrivoit jusqu'à elle en pensant. Elle y fit réflexion ; c'est ce qui l'empêcha de faire des tentatives inutiles.

Il étoit plus de minuit avant qu'elle eût pensé qu'il étoit tems de se retirer. Le besoin de manger eût pû l'instruire de l'heure ; mais elle avoit trouvé dans sa loge des Liqueurs & des Corbeilles remplies de tout ce qu'il falloit pour une colation. Son souper fut leger & court. Elle se pressa de se coucher. La *Bête* s'apperçut de son impatience, & vint simplement lui souhaiter le *bon soir*, pour lui laisser le tems de dormir, & à l'*Inconnu* la liberté de reparoître. Les jours suivans furent semblables. Elle avoit en ses fenêtres des sources intarissables de nouveaux amuse-

mens. Les trois autres lui donnoient, l'une le plaisir de la Comédie Italienne, l'autre celui de la vûe des Tuilleries, où se rendent tout ce que l'Europe a de personnes plus distinguées & des mieux faites dans les deux sexes. La derniere fenêtre n'étoit pas la moins agréable : elle lui fournissoit un moyen sûr pour apprendre tout ce qui se faisoit dans le monde. La Scène étoit amusante, & diversifiée de toutes sortes de façons. C'étoit quelquefois une fameuse Ambassade qu'elle voyoit, un mariage illustre, ou quelques révolutions intéressantes. Elle étoit à cette fenêtre dans le tems de la derniere révolte des Janissaires. Elle en fut témoin jusques à la fin.

A quelque heure qu'elle y fût, elle étoit certaine d'y trouver une occupation agréable. L'ennui, qu'elle avoit ressenti les

premiers jours en attendant la *Bête*, étoit entiérement dissipé: Ses yeux s'étoient accoutumés à la voir laide. Elle étoit faite à ses sottes questions, & si la conversation eût été plus longue, peut-être l'auroit-elle vue avec plus de plaisir. Mais quatre ou cinq phrases toujours les mêmes, dites grossiérement, qui ne fournissoient que des *Oui* & des *Non*, n'étoient pas de son goût.

Comme tout sembloit s'empresser à prévenir les désirs de la *Belle*, elle prenoit plus de soin de s'ajuster, quoiqu'elle fût certaine que personne ne la dût voir. Mais elle se devoit cette complaisance à elle-même, & c'étoit pour elle un plaisir de se revêtir des divers ajustemens de toutes les nations de la terre, d'autant plus aisément que sa garderobe lui fournissoit tout ce qu'elle pouvoit désirer, & lui

présentoit tous les jours quelque chose de nouveau. Sous ses diverses parures son miroir l'avertissoit qu'elle étoit au goût de toutes les nations, & ses Animaux, chacun selon leurs talens le lui répétoient sans cesse, les Singes par leurs gestes, les Perroquets par leurs discours, & les Oiseaux par leur chant.

Une vie si délicieuse devoit combler ses vœux. Mais on se lasse de tout, le plus grand bonheur devient fade, quand il est continuel, qu'il roule toujours sur la même chose, & qu'on se trouve exempt de crainte & d'espérance. La *Belle* en fit l'épreuve. Le souvenir de sa famille vint la troubler au milieu de sa prospérité. Son bonheur ne pouvoit être parfait, tant qu'elle n'auroit pas la douceur d'en instruire ses parens.

Comme elle étoit devenue

plus familiere avec la *Bête*, soit par l'habitude de la voir, soit par la douceur qu'elle trouvoit dans son caractère, elle crut pouvoir lui demander une chose; elle ne prit cette liberté qu'après avoir obtenu d'elle qu'elle ne se mettroit point en colere. La question qu'elle lui fit fut, s'ils étoient tous deux seuls dans ce Château. *Oui, je vous le proteste*, répondit le Monstre avec une sorte de vivacité, *& je vous assure que vous & moi, les Singes, & les autres Bêtes, sont les seuls Etres respirans qui soient en ce lieu.*

La *Bête* n'en dit pas davantage, & sortit plus brusquement qu'à l'ordinaire.

La Belle n'avoit fait cette demande, que pour essayer à s'instruire si son amant n'étoit point dans ce Palais. Elle eût souhaité de le voir & de l'entretenir; c'étoit un bonheur qu'elle eût acheté du

prix de sa liberté, & même de tous les agrémens qui l'environnoient. Ce charmant jeune homme n'existant plus que dans son imagination, elle regardoit ce Palais comme une prison, qui deviendroit son tombeau.

Ces tristes idées vinrent encore l'accabler la nuit. Elle crut être au bordd'un grand canal. Elle s'affligeoit quand son cher *Inconnu*, tout allarmé de son état triste, lui dit en pressant tendrement ses mains dans les siennes : *Qu'avez-vous*, ma chere Belle, *qui puisse vous déplaire, & qui soit capable d'altérer votre tranquillité ? Au nom de l'amour que j'ai pour vous, daignez vous expliquer. Rien ne vous sera refusé. Vous êtes ici l'unique Souveraine, tout est soumis à vos ordres. D'où vient l'ennui qui vous accable ? seroit-ce la vue de la Bête qui vous chagrine ? il faut vous en délivrer.* A ces mots la

Belle crut voir *l'Inconnu* tirer un poignard, & se mettre en état d'égorger le Monstre qui ne faisoit aucun effort pour se défendre, qui même s'offroit à ses coups avec une soumission & une docilité qui fit appréhender à la *Belle* dormeuse que l'*Inconnu* n'exécutât son dessein avant qu'elle y pût mettre obstacle, quoiqu'elle se fût levée pour courir à son secours aussi-tôt qu'elle avoit connu son intention. Pour avancer les effets de sa protection, elle s'écrioit de toute sa force : *arrête, barbare, n'offense pas mon Bienfaicteur, ou me donne la mort.* Le jeune homme qui s'obstinoit à frapper la *Bête* malgré les cris de la *Belle*, lui dit en courroux : *vous ne m'aimez donc plus, puisque vous prenez le parti de ce Monstre, qui s'oppose à mon bonheur.*

Vous êtes un ingrat, reprit-elle en le retenant toujours, *je vous*

aime plus que la vie, & je la perdrois plutôt que de cesser de vous aimer. Vous me tenez lieu de tout, & je ne vous fais pas l'injustice de vous mettre en parallele avec aucun de tous les biens du monde. Sans peine j'y renoncerois pour vous suivre dans les déserts les plus sauvages. Mais ces tendres sentimens ne peuvent rien sur ma reconnoissance. Je dois tout à la Béte : elle prévient mes désirs : c'est elle qui m'a procuré le bien de vous connoître, & je me soumets à la mort plutôt que d'endurer que vous lui fassiez le moindre outrage.

Après de pareils combats, les objets disparurent, & la *Belle* crut voir la Dame qu'elle avoit déja vûe quelques nuits avant, & qui lui disoit : *courage, la Belle ; sois le modele des femmes généreuses : fais-toi connoître aussi sage que charmante ; ne balance point à sacrifier ton inclination à*

ton

ton devoir. Tu prens le vrai chemin du bonheur. Tu seras heureuse, pourvû que tu ne t'en rapportes pas à des apparences trompeuses.

Quand la Belle fut éveillée, elle fit attention à ce songe, qui commençoit à lui paroître mystérieux; mais il étoit encore une énigme pour elle. Le désir de revoir son Pere l'emportoit pendant le jour sur les inquiétudes que lui causoient en dormant le Monstre & l'*Inconnu*. Ainsi ni tranquille la nuit, ni contente le jour, quoiqu'au milieu de la plus grande opulence, elle n'avoit pour calmer ses ennuis que le plaisir des spectacles. Elle fût à la Comédie Italienne, d'où, dès la premiere Scène elle sortit pour aller à l'Opéra, mais elle en sortit encore avec la même promptitude. Son ennui la suivoit partout; souvent elle ouvroit les six fenêtres plus de six fois chacune

ſans y trouver un moment de tranquillité. Les nuits qu'elle paſſoit étoient ſemblables aux jours; ſans ceſſe dans l'agitation la triſteſſe prenoit violemment & ſur ſes attraits, & ſur ſa ſanté.

Elle avoit un grand ſoin de cacher à la *Bête* la douleur dont elle étoit accablée, & le Monſtre qui l'avoit pluſieurs fois ſurpriſe les yeux en pleurs, ſur ce qu'elle lui diſoit qu'elle n'avoit qu'un leger mal de tête, ne pouſſoit pas plus loin ſa curioſité. Mais un ſoir ſes ſanglots l'ayant trahie, & ne pouvant plus diſſimuler, elle dit à la *Bête*, qui vouloit ſavoir le ſujet de ſon chagrin, qu'elle avoit envie de revoir ſes parens.

A cette propoſition la *Bête* tomba ſans avoir la force de ſe ſoûtenir, & pouſſant un ſoupir, ou plutôt faiſant un hurlement capable de faire mourir de peur, elle répondit : *Quoi* ! la Belle,

vous voulez abandonner une malheureuse Bête ! Devois-je croire que vous auriez si peu de reconnoissance ? Que vous manque t-il pour être heureuse ? Les attentions que j'ai pour vous ne devroient-elles pas me garantir de votre haine ? Injuste que vous êtes, vous me préférez la maison de votre Pere, & la jalousie de vos sœurs ; vous aimez mieux aller garder les troupeaux, que de jouir ici des douceurs de la vie. Ce n'est point par tendresse pour vos parens c'est, par antipathie contre moi, si vous voulez vous éloigner.

Non, la Bête, lui répondit la Belle d'un air timide & flatteur : *je ne vous hais point, & je serois fâchée de perdre l'espérance de vous revoir ; mais je ne puis vaincre le désir que j'ai d'embrasser ma famille. Permettez-moi de m'absenter pendant deux mois, & je vous promets de revenir avec joye passer le reste de ma vie auprès de vous, & de ne*

vous jamais demander d'autre permission.

Pendant ce discours, la *Bête* couchée par terre & la tête étendue ne faisoit connoître qu'elle respiroit encore que par ses douloureux soupirs : elle répondit en ces termes à la *Belle : Je ne puis rien vous refuser ; mais il m'en coûtera peut-être la vie : n'importe. Dans le cabinet le plus proche de votre chambre, vous trouverez quatre caisses : emplissez-les de tout ce qu'il vous plaira, soit pour vous, soit pour vos parens. Si vous me manquez de parole, vous vous en repentirez, & vous serez fâchée de la mort de votre pauvre* Bête *quand il n'en sera plus tems. Revenez au bout de deux mois, vous me trouverez en vie. Pour votre retour vous n'aurez point besoin d'équipage : prenez seulement congé de votre famille le soir, avant de vous retirer, & quand*

vous ferez dans le lit, tournez votre bague la pierre en dedans, & dites d'un ton ferme, JE VEUX RETOURNER EN MON PALAIS REVOIR MA BESTE. *Bon soir, ne vous inquiétez de rien, dormez tranquillement, vous verrez votre Pere de bonne heure; Adieu, la Belle.*

Dès qu'elle se vit seule, elle se dépêcha d'emplir ses caisses de toutes les galanteries & les richesses imaginables. Elles ne se trouverent pleines que quand elle fut lasse d'y mettre. Après tous ses préparatifs, elle se mit au lit. L'espérance de revoir incessamment sa famille la tint éveillée tout le tems qu'elle eût dû dormir, & le sommeil ne la gagna qu'à l'heure qu'il eût fallu qu'elle se fût levée. Elle vit en dormant son aimable *Inconnu*, mais ce n'étoit plus le même; étendu sur un lit de gazon, il lui parut pénétré de la plus vive douleur.

La *Belle* touchée de le voir en cet état, se flatta de le tirer de cette profonde mélancolie, en lui demandant le sujet de son chagrin. Mais son Amant en la regardant d'un air plein de langueur lui dit : *Pouvez-vous, inhumaine, me faire cette question ? L'ignorez-vous puisque vous partez, & que ce départ est l'arrêt de ma mort.*

Ne vous abandonnez pas à la douleur, cher Inconnu, *mon absence*, lui répondit-elle, *sera courte, je ne veux que désabuser ma famille du cruel destin qu'elle pense que j'ai subi, je reviens aussitôt dans ce Palais. Je ne vous quitterai plus. Eh ! comment abandonnerois-je un séjour qui me plaît tant ? De plus, j'ai donné ma parole à la Bête de revenir, je n'y puis manquer. Mais pourquoi faut-il que ce voyage nous sépare ? Soyez*

mon conducteur. Je remettrai mon voyage à demain, pour en avoir la permission de la Bête. *Je suis sûre qu'elle ne me refusera pas. Acceptez ma proposition : nous ne nous quitterons point : nous reviendrons ensemble : ma famille sera ravie de vous voir, & je compte qu'elle aura pour vous tous les égards que vous méritez.*

Je ne puis me rendre à vos désirs, répondit l'Amant, *à moins que vous ne soyez résolue à ne jamais revenir ici. C'est le seul moyen qui m'en puis faire sortir. Voyez ce que vous voulez faire. La puissance des habitans de ces lieux n'est pas assez grande pour vous forcer à revenir. Il ne peut rien vous arriver sinon de chagriner la* Bête.

Vous ne songez pas, reprit la Belle avec vivacité, *qu'elle m'a dit qu'elle mourroit si je manquois de parole.... Que vous importe*, repliqua l'Amant, *sera-ce un*

malheur ſi pour votre ſatisfaction il n'en coûte que la vie d'un Monſtre ? Que ſert-il au monde ? Quelqu'un perdorit-il à la deſtruction d'un Etre qui ne paroît ſur la terre que pour être en horreur à la nature entiere ?

Ah ! ſachez , s'écria la Belle preſqu'en colere, *que je donnerois ma vie pour conſerver la ſienne, & que ce Monſtre, qui ne l'eſt que par la figure, a l'humeur ſi humaine, qu'il ne doit pas être puni d'une difformité à laquelle il ne contribue point. Je ne puis payer ſes bontés d'une ſi noire ingratitude.*

L'*Inconnu* l'interrompant lui demanda ce qu'elle feroit ſi le Monſtre eſſayoit à le tuer, & ſi l'un des deux devoit faire périr l'autre, auquel elle accorderoit du ſecours. *Je vous aime uniquement*, répondit-elle; *mais quoique ma tendreſſe ſoit extrême, elle ne ſauroit affoiblir ma reconnoiſ-*

sance pour la Bête ; *& si je me trouvois en cette funeste occasion, je préviendrois la douleur que les suites de ce combat me pourroient causer, en me donnant la mort. Mais à quoi bon des suppositions si fâcheuses, quoiqu'elles soient chimériques ? Leur idée me glace le sens. Changons de propos.*

Elle en donna l'exemple, en lui disant tout ce qu'une tendre Amante peut dire de plus flatteur à son Amant. Elle n'étoit point retenue par la fiere bienséance, & le sommeil lui laissant la liberté d'agir naturellement, elle lui découvroit des sentimens qu'elle auroit contraints, en faisant un usage parfait de sa raison. Son sommeil fut long, & quand elle fut éveillée, elle craignoit que la *Bête* ne lui manquât de parole. Elle étoit dans cette incertitude, quand elle entendit un bruit de voix humaine qu'elle reconnoif-

ſoit. Ouvrant précipitamment ſon rideau, elle fut ſurpriſe lorſqu'elle ſe vit dans une chambre qu'elle ne connoiſſoit pas, & dont les meubles n'étoient pas ſi ſuperbes que ceux du Palais de la *Bête*.

Ce prodige la fit preſſer de ſe lever & d'ouvrir la porte de la chambre. Elle ne ſe reconnoiſſoit nullement dans cet appartement. Ce qui l'étonna davantage, ce fut d'y trouver les quatre caiſſes qu'elle avoit préparée la veille. Le tranſport de ſa perſonne & de ſes tréſors étoient une preuve de la puiſſance & des bontés de la *Bête*; mais dans quel endroit étoit-elle? Elle l'ignoroit, quand enfin entendant la voix de ſon Pere, elle fut ſe jetter à ſon col. Sa préſence étonna ſes freres & ſes ſœurs. Ils la regarderent comme arrivée d'un autre monde. Tous l'embraſſerent avec des

démonſtrations de joie les plus grandes, mais ſes ſœurs au fond du cœur ne la voyoient qu'avec peine. Leur jalouſie n'étoit pas détruite.

Après beaucoup de careſſes de part & d'autre, le *Bon-homme* la voulut voir en particulier pour ſavoir d'elle les circonſtances d'un voyage auſſi ſurprenant, & pour l'inſtruire de l'état de ſa fortune, à laquelle elle avoit ſi grande part. Il lui dit que le jour qu'il l'avoit laiſſée au Palais de la *Bête*, il avoit été rendu chez lui le même ſoir ſans aucune fatigue; que pendant ſa route il s'étoit occupé des moyens de dérober ſes malles à la connoiſſance de ſes enfans, ſouhaitant qu'elles puſſent être portées dans un petit cabinet joignant à ſa cbambre, dont lui ſeul avoit la clef; qu'il avoit regardé ce déſir comme impoſſible; mais qu'en mettant pied à terre, le

cheval qui portoit ses malles ayant pris la fuite, il s'étoit tout d'un coup vû déchargé de l'embarras de cacher ses trésors.

Je t'avoue, dit ce Vieillard à sa fille, *que ces richesses, dont je me croyois privé, ne me chagrinerent point; je ne les avois pas assez possédées pour les regretter si fort. Mais cette avanture me parut être un cruel pronostic de ta destinée. Je ne doutois pas que la Bête perfide n'en agît de la même façon avec toi; je craignois que ses bienfaits à ton égard ne fussent pas plus durables. Cette idée me causa de l'inquiétude; pour la dissimuler je feignis d'avoir besoin de repos; ce n'étoit que pour m'abandonner sans contrainte à la douleur. Je pensois ta perte certaine. Mais mon affliction ne dura pas. A la vue de mes malles que je croyoit perdues, j'augure bien de ton bonheur, je les trouve placées dans mon petit cabinet pré-*

aisément où je les souhaitois ; les clefs, que j'avois oubliées sur la table du sallon, où nous avions passé la nuit, se trouverent aux serrures. Cette circonstance qui me donnoit une nouvelle marque de la bonté de la Bête, toujours attentive, me combla de joie. Ce fut alors, que ne doutant plus que ton avanture n'eût une suite avantageuse, je me reproche les injustes soupçons que j'avois pris contre la probité de ce généreux Monstre, & que je lui demande cent fois pardon des injures qu'intérieurement ma douleur m'avoit forcé de lui dire.

Sans instruire mes enfans de l'étendue de ma fortune, je me suis contenté de leur donner ce que tu leur envoyois, & de leur faire voir des bijoux pour une somme très-médiocre. J'ai feint depuis de les avoir vendus, & d'en avoir employé l'argent à nous procurer une vie plus commode. J'ai acheté cette maison ;

j'ai des esclaves qui nous dispensent des travaux ausquels la nécessité nous assujettissoit. Mes enfans jouissent d'une vie aisée, c'est tout ce que je désirois. L'ostentation & le faste m'ont autrefois attiré des envieux, je m'en attirerois encore, si je faisois la figure d'un riche millionnaire. Plusieurs partis, la Belle, *se présentent pour tes sœurs, je les vas incessamment marier, & ton heureuse arrivée m'y porte. Leur ayant donné la part que tu jugeras à propos que je leur fasse des biens que tu m'as procuré, débarrassé du soin de leur établissement, nous vivrons,* ma fille, *avec tes freres, que tes présens n'ont point été capables de consoler de ta perte, ou, si tu l'aimes mieux, nous vivrons tous deux ensemble.*

La *Belle* touchée des bontés de son pere, & des témoignages qu'il lui rendoit de l'amitié de ses freres, le remercia tendrement

de toutes ſes offres, & crut devoir ne lui point cacher qu'elle n'étoit pas venue pour reſter chez lui. Le *Bon-homme* chagrin de n'avoir point ſa fille pour appui dans ſa vieilleſſe, n'eſſaya cependant pas de la detourner d'un devoir qu'il reconnoiſſoit pour être indiſpenſable.

La *Belle* à ſon tour lui fit le récit de ce qu'il lui pouvoit être arrivé depuis ſon abſence. Elle l'entretint de la vie heureuſe qu'elle menoit. Le *Bon-homme* ravi du détail charmant des avantures de ſa fille, combla la *Bête* de bénédictions. Sa joie fut bien plus grande, quand la *Belle*, en ouvrant ſes caiſſes, lui fit voir des richeſſes immenſes, & qu'il eut la liberté de diſpoſer de celles qu'il avoit apportées en faveur de ſes enfans, ayant aſſez de ces dernieres marques de la généroſité de la *Bête* pour vivre agréa-

blement avec ses fils. Trouvant dans ce Monstre une ame trop belle, pour être logée dans un si vilain corps, malgré sa laideur, il crut devoir conseiller à sa fille de l'épouser. Il employa même les raisons les plus fortes pour lui faire prendre ce parti.

Tu ne dois pas, lui dit-il, *t'en rapporter aux yeux. On t'exhorte sans cesse à te laisser guider par la reconnoissance. En suivant les mouvemens qu'elle t'inspire, on t'assure que tu seras heureuse. Il est vrai que tu ne reçois ces avertissemens qu'en songe. Mais ces rêves sont trop suivis & trop fréquens pour ne les attribuer qu'au hazard. Ils te promettent des avantages considérables, c'est assez pour vaincre ta répugnance. Ainsi lorsque la* Bête *te demandera si tu veux* qu'elle couche avec toi, *je te conseille de ne la pas refuser. Tu m'avoues en être tendrement aimée. Prend*

les



les mesures convenables pour que ton union soit éternelle. Il est plus avantageux d'avoir un mari d'un caractère aimable, que d'en avoir un qui n'ait que la bonne mine pour tout mérite. Combien de filles à qui l'on fait épouser des Bêtes riches, *mais plus Bêtes que la* Bête, *qui ne l'est que par la figure, & non par les sentimens & par les actions?*

La *Belle* convint de toutes ces raisons. Mais se résoudre à prendre pour époux un Monstre horrible par sa figure, & dont l'esprit étoit aussi matériel que le corps, la chose ne lui paroissoit pas possible. *Comment*, répondit-elle à son pere, *me déterminer à choisir un mari avec lequel je ne pourrai m'entretenir, & dont la figure ne sera pas réparée par une conversation amusante! Nuls objets pour me distraire & me dissiper de ce fâcheux commerce. N'a-*

voir pas la douceur d'en être quelquefois éloignée. Borner tout mon plaisir à cinq ou six questions qui regarderont mon appétit & ma santé : voir finir cet entretien bizarre par un bon soir, la Belle, *refrain que mes Perroquets savent par cœur, & qu'ils répétent cent fois le jour. Il n'est pas en mon pouvoir de faire un pareil établissement, & j'aime mieux mourir tout d'un coup, que de mourir tous les jours de peur, de chagrin, de dégoût & d'ennui. Rien ne parle en sa faveur, sinon l'attention que cette Bête à de me faire une courte visite, & de ne se présenter devant moi que toutes les vingt-quatre heures. Est-ce assez pour inspirer de l'amour?*

Le pere convenoit que sa fille avoit raison. Mais voyant dans la *Bête* tant de complaisance, il ne la croyoit pas si stupide. L'ordre, l'abondance, le bon goût

qui régnoient dans ſon Palais, n'étoient pas, ſelon lui, l'ouvrage d'un imbécille. Enfin il la trouvoit digne des attentions de ſa fille ; & la *Belle*, ſe fut ſentie du goût pour ce Monſtre, mais ſon Amant nocturne y venoit mettre obſtacle. Le paralléle qu'elle faiſoit de ces deux Amans ne pouvoit être avantageux à la *Bête*. Le vieillard n'ignoroit pas lui-même la grande différence qu'on devoit mettre entre l'un & l'autre. Cependant il tâcha par toutes ſortes de moyens de vaincre encore ſa répugnance. Il la fit ſouvenir des conſeils de la Dame, qui l'avoit avertie de ne ſe pas laiſſer prévenir par le coup d'œil, & qui dans ſes diſcours avoit paru lui faire entendre que ce jeune homme ne pouvoit que la rendre malheureuſe.

Fin de la premiere Partie.

